

Control

DES MÊMES AUTEURS

La Flotte Fantôme, Buchet-Chastel, 2020.

P. W. Singer
et
August Cole

CONTROL

L'ère de l'IA et de l'hypersurveillance
a déjà commencé

Thriller

Traduit de l'anglais (États-Unis) par David Fauquemberg

BUCHET • CHASTEL

Titre original :
BURN-IN
Éditeur original : Houghton Mifflin Harcourt

© 2020 by P.W. Singer and Redoubt, LLC. Tous droits réservés.
Pour la traduction française :
© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2022.

ISBN : 978-2-283-03610-5

*À Sue, qui a révisé ce livre depuis son lit d'hôpital.
Il n'est pas plus grand dévouement.*

*Ceci est une œuvre de fiction.
Cependant, tous les lieux, tendances, technologies
et incidents qu'elle contient s'inspirent du monde réel.*

Capitol Hill

Washington

Sa barbe rousse bien grasse et sa crête tressée de Viking n'avaient clairement pas été lavées depuis deux bonnes semaines, mais à sa manière de serrer contre lui son fusil d'assaut AR-15, on comprenait que cet homme prenait soin de ce qui comptait le plus pour lui. Et l'agent spécial Lara Keegan, rattachée au bureau du FBI à Washington, aurait parié un mois de salaire que le Viking astiquait cette arme tous les jours.

L'observant du coin de l'œil à travers la vitre passager d'un SUV Chevrolet Tahoe noir un peu dépassé, Keegan replia délicatement la feuille en nanoplastique orange, fine comme du papier ciré, qu'elle avait déployée sur le tableau de bord. Histoire de s'occuper pendant qu'ils étaient coincés dans cet embouteillage.

De Louisiana Avenue jusqu'à Union Station, la circulation était à l'arrêt. Une poignée de conducteurs klaxonnaient rageusement, mais le reste des véhicules tournaient docilement au ralenti. C'était facile de déterminer lesquels avaient un humain au volant : les machines savaient ne pas gaspiller d'énergie en un tel superflu émotionnel.

Keegan s'assura que le filament unidirectionnel doré du nanoplastique était bien aligné avec le pli, puis rabattit avec délicatesse le pan suivant. Un monospace bleu s'avança lentement sur la voie d'à côté, lui cachant le Viking. Les parents à l'avant ignoraient

leurs deux enfants qui échangeaient des coups de poing par-dessus la valise calée entre eux. Elle espérait pour ces gens que c'était la fin de leurs vacances en famille, et pas le début.

Le monospace progressa de trente centimètres et le Viking entra de nouveau dans son champ de vision. L'AR-15 était strié de marbrures grises et noires, peintes au pistolet. Il l'avait donc modifié pour des opérations de combat urbain. Un laryngophone tactique dépassait de sous la barbe rousse de l'homme. Le même genre de micro que celui utilisé jadis par les forces spéciales, conçu pour permettre une communication infra-vocale en pleine fusillade, tout en laissant les mains libres. Tout le monde pouvait s'en procurer un, désormais.

L'étape suivante du montage la força à baisser les yeux l'espace d'une fraction de seconde. Elle glissa précautionneusement une tige fine comme une aiguille dans le pli entre les deux pans de nanoplastique.

– *Hello World*, souffla-t-elle entre ses dents, récitant le mantra fébrile des premiers programmeurs informatiques, à une époque où ses grands-parents n'étaient pas encore nés¹.

Tandis qu'elle jetait un rapide coup d'œil de côté, pour s'assurer que le Viking n'avait pas bougé, les plis de la structure orange s'ouvrirent pour prendre la forme origamesque d'une mante religieuse robotique, déployant ses six minuscules pattes de l'épaisseur d'un cheveu². Cela procura à Keegan un bref instant de satisfaction, de voir qu'elle avait créé la seule chose qui semblait bouger ce matin.

Le SUV avança de trente centimètres, puis pila si brusquement que la mante bascula en avant. Une autopartage à quatre portes, carrosserie noire fraîchement lavée, venait de s'imposer dans leur file quelques centimètres à peine devant une voiture à hayon rouge, crasseuse, avec des panneaux solaires craquelés sur le toit. Rien qu'une minuscule escarmouche dans cette immense guerre entre des milliards de lignes de code informatique, chacune luttant pour faire tourner sans heurt la société, tout en s'efforçant de prendre le dessus sur ses concurrentes.

– Combat de robots en vue, annonça Keegan. Deux voitures devant nous.

Un autre véhicule d'un noir étincelant freina pour laisser passer des voitures. Tout ça faisait partie du jeu. Il arrivait qu'un véhicule se rapproche du bord de sa voie, pas assez pour bloquer la file d'à côté mais suffisamment pour déclencher les protocoles de détection automatique, faisant croire au voisin qu'il fallait s'arrêter pour contourner prudemment l'obstacle perçu. À moins qu'il ne s'agisse d'un coup délibéré de la flotte des voitures noires. Quand deux véhicules repéraient une voiture d'une compagnie rivale derrière eux, ils formaient un écran, roulant en parallèle aussi lentement que la loi le permettait.

Coincée derrière tout ça, Keegan jouait avec un robot sur le siège passager et s'efforçait d'ignorer son collègue novice pianotant nerveusement un volant qui n'avait pas besoin de lui.

– Vous devriez appeler leur numéro de réclamation, suggéra l'agent spécial Aiden Griffin. Ou bien je passe en mode manuel et je nous dégage un chemin ?

Cela faisait tout juste un an qu'il était sorti de l'académie du FBI, et il avait encore cette voix trop empressée ; raison pour laquelle il occupait le poste de chauffeur remplaçant.

C'était l'unique sacrifice que les systèmes étaient prêts à céder aux dieux algorithmiques de l'efficacité – pour être habilités à circuler, les véhicules autonomes devaient intégrer un protocole « Forces de l'ordre ». Face aux signaux simultanés d'une radio à ondes courtes et d'un hurlement de sirène, les batailles pour la vitesse et la position cessaient aussitôt et tous les véhicules devaient se ranger sur le côté.

– Ne touchez à rien, ordonna Keegan. Si vous faites ça, on n'aura pas parcouru un bloc que l'info « FBI aperçu aux abords d'Union Station » circulera sur tous les fils d'actualité...

Ce trajet vers la gare de Washington n'était pas une opération planifiée, juste la réponse à une alerte réclamant la présence du FBI. Une fausse alerte, sans doute, mais il leur fallait partir du

principe que celui ou ceux qui en étaient à l'origine allaient surveiller de près toute activité suspecte dans la zone.

Griff empoigna sa chaussure, délogeant d'une pichenette un caillou qui s'était coincé dans les stries de la semelle. Cela agaça Keegan, parce qu'il avait quitté des yeux non pas la route, mais leur environnement.

– Le reste, je comprends, mais pourquoi ce machin sur votre tête ? demanda-t-elle.

Griff venait tous les jours au boulot habillé comme pour une descente : pantalon tactique gris impeccable et chemise anti-détection noire à manches longues, trop serrée. Il portait également une encombrante veste tactique, trouvant chaque fois une bonne raison de l'enfiler.

– Ça me protège du soleil, répondit-il, parlant du bonnet de marin qu'il avait enfoncé presque jusqu'aux sourcils.

– Sérieusement ? C'est pour l'hiver.

– Sinon, la sueur me coule dans les yeux.

– C'est à cause de ce bonnet.

Elle se pencha vers la banquette arrière, attrapa une casquette « FBI » et la lui tendit.

– Tenez, c'est ça qu'il vous faut.

– Nan, je suis bien comme ça, déclina-t-il.

Elle jeta la casquette à l'arrière.

– À vous de voir, soupira-t-elle.

Elle attrapa le robot-origami sur le tableau de bord et le fit voler, comme un enfant jouant avec un avion en papier. Le faisant glisser lentement sur l'horizon, les yeux fixés sur ce qui se passait au loin, derrière lui.

– Ouais, regardez là-bas. À deux heures. Ce truc qui vient de la plateforme logistique, celle qui occupe l'ancienne imprimerie du *Washington Post* à College Park³.

Faisant un zoom arrière avec la mante, elle aligna l'extrémité triangulaire de sa tête sur le drone de livraison à huit rotors qui volait là-haut, une ligne imaginaire courant du minuscule robot jusqu'à son grand frère dans le ciel⁴.

– En allant livrer son jus de betterave, son nouveau chargeur ou Dieu sait quoi, cet engin absorbe au passage toutes les données qu’il peut pour les vendre. C’est là qu’est vraiment le fric, maintenant. Enclenchez la sirène et il nous signalera à tous les abonnés payants de son flux de données en temps réel.

Keegan pencha le robot miniature en direction du Viking.

– En plus, pas moyen de savoir comment notre pote avec son AR-15 réagira...

– Ouais, mais bon, on met trop de temps, répliqua Griff.

Sur ce point, le petit nouveau avait raison. Utilisant le bec de la mante robotique comme un stylet, elle tapa sur l’option « Durée du trajet » de l’écran GPS du Tahoe. Dans l’urgence, ils n’avaient pas pu prendre l’un des véhicules plus récents de la flotte du FBI, si bien que c’était un écran à l’ancienne, plutôt qu’un viseur tête haute projeté sur le pare-brise.

Elle n’eut pas besoin de faire le moindre commentaire. L’écran affichait sept minutes lorsqu’ils avaient quitté le bureau, et cela en faisait déjà douze qu’ils se trouvaient à bord du SUV, avec encore six blocs à parcourir. Aucun plan ne résistait au premier contact avec l’ennemi, ou avec la circulation de Washington. Il était donc temps d’en changer. Keegan appuya sur l’épingle FBI fichée dans le revers de sa veste, qui servait aussi de bouton d’émission pour sa radio.

– Contrôle, ici Keegan. Nous sommes coincés dans les bouchons. Autorisation de descendre pour continuer à pied ?

Elle entendit le grognement étouffé de Griff à l’idée de quitter la voiture par cette étouffante journée de printemps.

– Nous pourrions couper à travers Lower Senate Park et être sur place en moins de temps qu’il ne nous en faudra pour avancer d’un demi-bloc dans cette bagnole, argumenta-t-elle.

Keegan avait sciemment utilisé le nom officiel de l’espace vert qui sépare les bâtiments de bureaux du Sénat de la gare d’Union Station, sachant que c’était celui qu’affichait la carte murale du centre opérationnel du FBI, plutôt que celui qu’aurait employé

le Viking ou n'importe qui d'autre : Patriots Camp, le « Camp des Patriotes ».

Dans son oreillette, Keegan entendit la voix de son chef, l'agent spécial en charge adjoint Harrison Noritz, en pleine conversation étouffée avec d'autres personnes.

– Ça se défend, répondit-il. Vous n'avancez pas plus vite qu'en marchant, de toute façon. Mais soyez discrets, étant donné le caractère... sensible des lieux.

– Vous avez entendu le chef, lança Keegan à Griff en froissant le robot-origami au creux de sa paume et en glissant la boule de nanoplastique dans sa poche. Passez en mode RUR. Pas la peine qu'un véhicule du FBI se fasse exploser en même temps que nous dans le parking de la gare.

Fort de l'autorisation requise de la bureaucratie humaine, Griff donna à la machine sa permission, réglant le véhicule sur *Roam Until Recall*, mode qui l'enverrait rouler dans les environs jusqu'à ce qu'on le rappelle pour venir les récupérer. Le SUV fit une brusque embardée.

– Ah, c'est maintenant que tu bouges... souffla Griff.

Mais c'était juste le pilote automatique qui se recalibrerait sur l'écart entre véhicules préprogrammé dans son protocole « Circulation ».

Tandis qu'elle claquait la portière passager, Keegan donna une tape sur la vitre du Tahoe, comme pour le saluer. Le titane de son alliance fit tinter le verre. Griff se tourna vers elle et lui brandit le pouce, un geste tout à fait superflu. La tape était simplement un vieux rituel personnel remontant à l'époque où Keegan devait sortir de véhicules blindés dans des lieux autrement plus dangereux.

En contournant le monospace bleu, Keegan vit que les choses dégénéraient du côté du père, qui agitait les mains tout en hurlant sur ses enfants. *Connard*. Elle vit également que le Viking avait bougé, et pas de manière rassurante. Ses lèvres s'ouvraient et se refermaient au rythme staccato d'un professionnel en train de faire un point rapide sur la situation avec quelqu'un à l'autre

extrémité d'une chaîne de commandement. Surtout, l'index du type avait débloqué la sécurité et était désormais glissé dans le pontet de son fusil d'assaut.

Keegan marcha lentement en direction du Viking, paumes tendues devant elle.

– Montrez-lui vos mains, souffla-t-elle à Griff.

Tandis qu'ils s'approchaient, Keegan reconnut cette odeur familière de bouc, mêlée à celle d'un solvant pour armes à feu. Elle ne s'était pas trompée, à la fois sur la barbe et sur l'arme.

– N'allez pas plus loin, grogna le Viking.

Keegan s'arrêta et scruta l'espace devant elle. Elle se tenait près de l'endroit où commençait l'allée centrale du camp qui avait émergé dans ce parc bordant le Capitole sur sept blocs. Deux rangées de tentes couraient de part et d'autre, occupant un terrain qui avait jadis servi de piste d'atterrissage pour les drones personnels autonomes des membres du Congrès. Il n'y avait pas deux tentes pareilles : elles allaient de la minitente une place de l'armée américaine aux immenses baraquements militaires gonflables AirBeam. Ça et là, quelques tentes de camping civiles brillamment colorées venaient égayer le sable et vert jungle de ces surplus militaires. Mais la désorganisation s'arrêtait là. L'ensemble était tiré au cordeau et d'une propreté impeccable. Même le gravier de l'allée venait d'être ratissé, adoptant les motifs ondulés d'un jardin zen ; celui qui s'en était chargé avait manifestement servi sous les ordres de l'INDOPACOM, le Commandement indo-pacifique de l'armée américaine.

– Vous connaissez l'accord, déclara le Viking en pointant le canon de l'arme vers le bord du ciment, c'est-à-dire juste devant leurs pieds. Pas de flics à l'intérieur du camp. Rien que ceux qui ont servi sous les drapeaux. Posez un pied sur l'herbe et vous vous prendrez une bonne branlée... encore une fois.

Keegan sentait la colère l'envahir chaque fois qu'une vidéo de l'affrontement apparaissait sur son fil d'actualité. Les policiers de Washington avaient pénétré dans le camp sans réfléchir, pensant qu'ils allaient pouvoir en expulser les occupants grâce aux mêmes

méthodes que celles qui fonctionnaient avec les étudiants ou les agriculteurs. Mais leurs matraques et leurs lacrymos n'étaient pas de taille à mater deux mille vétérans, qui avaient connu bien pire. Personne n'était encore prêt à reproduire ce à quoi avait eu recours le général Douglas MacArthur face aux vétérans protestataires de la Bonus Army un siècle plus tôt : faire intervenir les chars⁵. Au lieu de quoi, un semblant de trêve avait été signé. La circulation était autorisée sur les grandes artères qui traversaient le parc, mais tout ce qui se trouvait au milieu – désormais connu sous le nom de « Camp des Patriotes » – était le territoire des vétérans, que ceux-ci gèreraient à leur guise. Du moins, jusqu'à ce que le Congrès leur ait payé leur dû.

– Je suis pas flic, mais agent fédéral, répliqua Keegan. Et surtout, je suis des vôtres. J'ai autant le droit d'être là que vous.

Derrière le Viking, une femme sortit d'une tente plantée à l'orée du parc. Camouflage sable pixélisé, un surplus militaire à l'évidence, avec une pancarte invitant les journalistes à se présenter à l'intérieur. Cependant, Keegan savait que la multitude d'antennes qui se dressaient au-dessus de cette tente n'étaient pas juste destinées à se connecter aux chaînes d'actualités. Quand la police de Washington avait tenté d'évacuer le camp, les vétérans avaient déployé un blocus numérique, brouillant non seulement les radios, mais balançant un tel bruit électronique que les drones de surveillance des autorités étaient littéralement tombés du ciel.

La femme allait sur sa trentaine, menue, avec un piercing noir mat dans le sourcil et des dreadlocks. Là où le Viking arborait un camouflage vert, pantalon coupé juste au-dessus des genoux en un short dépenaillé, la fille aux dreadlocks portait une combinaison bleue de la Navy. Quand elle s'approcha, Keegan repéra le nom « Richter » brodé sur la droite et, sur sa manche, les bandes bleue, or et rouge d'une Presidential Unit Citation, prestigieuse décoration accordée par le président des États-Unis. Ce détail et le fait qu'elle ne soit pas armée indiquaient qu'elle occupait un rang haut placé dans la hiérarchie du camp.

– Un souci, Red ? demanda-t-elle en regardant le Viking, comme si les deux agents du FBI n'existaient pas.

Keegan s'efforça de ne pas sourire en entendant ce surnom éminemment créatif pour un rouquin – typique de l'armée.

– Cette flic dit qu'elle a le droit d'entrer, qu'elle est des nôtres.

– Sans blague ? rétorqua Richter, et elle se pencha en avant, fixant directement Keegan.

Son haleine sentait le stimu à mâcher à la menthe, ce qui rappela à Keegan ses propres missions militaires, et l'état de manque qui avait suivi à chaque fois.

– Prouvez-le.

Keegan retroussa lentement sa manche gauche, jusqu'au bas du coude. Là, deux centimètres et demi sous le coude et cinq centimètres au-dessus du poignet, un aigle était tatoué, perché sur un globe traversé d'une ancre de marine. Trois noms étaient gravés dessous, chacun dans une police différente : Ferry, Rodriguez, Anton. Keegan posa sa main sur le tatouage, pour montrer que ses dimensions respectaient à la lettre le règlement du corps des Marines, comme elle avait dû le faire devant son sous-off de bon matin, après être rentrée la veille à la caserne avec⁶.

Richter la gratifia d'un hochement approbateur, sans avoir besoin de demander ce que signifiaient les trois noms.

– Et vous ? lança-t-elle à Griff.

Avant qu'il ait pu répondre, Keegan répliqua :

– Il est avec moi. Nous avons juste besoin de couper jusqu'à la gare.

Griff fit nerveusement craquer ses doigts pendant que Richter le jaugeait d'un bref regard.

– Désolée, ça va pas être possible.

À présent, elle ne regardait plus que Keegan, ignorant Griff.

– Seulement ceux qui ont servi sous les drapeaux.

Ils n'avaient pas le temps de discuter.

Keegan se tourna vers Griff.

– Retournez à la voiture. Et on rétablit le contact dès que vous serez là-bas.

Griff parut sur le point de contester son ordre – l'académie ne vous apprenait certainement pas à abandonner votre partenaire dans un camp rempli de manifestants armés –, mais Keegan le coupa net.

– Tout va bien se passer. N'importe lequel de ces gars aurait pu me tirer dessus quand j'étais dans les Marines, alors pourquoi le faire maintenant ? Allez, ajouta-t-elle d'un ton plus appuyé qui signalait un ordre. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Sur ces mots, Griff reprit le chemin du SUV, qui n'avait progressé que de deux mètres à peine.

Devant l'impatience de Keegan, Richter la contempla, l'air interrogateur.

– Je m'en occupe, Red, lança-t-elle au Viking. Je vais l'escorter de l'autre côté.

– Oui, m'dame, dit-il à celle qui était donc clairement sa supérieure.

Richter fit signe à Keegan de la suivre.

Keegan ne savait trop quoi penser. On lui avait plus d'une fois demandé de venir défilier, mais elle avait toujours refusé. Ses excuses variaient – c'était tantôt une formation du FBI qu'elle prétendait ne pas pouvoir manquer, tantôt des obligations familiales. Mais c'était surtout parce qu'elle n'aimait pas la tournure qu'avaient prise les choses.

Bien sûr, elle comprenait leur colère. La combinaison toxique d'un effondrement économique avec un système politique déglingué avait eu raison des pensions qu'ils étaient censés toucher après leur service au sein de l'armée. Tout le monde souffrait, mais c'était l'iniquité de la chose qui avait déclenché le mouvement. Le montant des aides sociales destinées aux civils était indexé sur le coût de la vie, de manière automatique, mais pas celui des pensions des vétérans, qui faisait l'objet d'un vote annuel⁷. Cette petite différence et le piédestal sur lequel les politiciens plaçaient les vétérans avaient fait de leurs allocations un levier que tout le monde utilisait pour négocier. Tous ceux

passés par l'armée savaient qu'être un pion entre les mains des politiques faisait partie du deal, mais refusaient que cela impacte également leur famille.

La réaction n'avait donc rien eu de surprenant pour qui connaissait bien les tactiques militaires : avancer vers la menace. Une marche rassemblant un million de vétérans venus de tout le pays avait déferlé sur Washington pour « occuper » le Congrès.

Mais le problème avec la colère, c'était qu'elle n'en avait jamais assez. La plupart des vétérans étaient rentrés chez eux après que le Congrès avait cédé, ajustant leurs pensions. Mais d'autres avaient décidé de rester sur place jusqu'à ce qu'on leur accorde également les emplois garantis qu'ils exigeaient, des logements, et à peu près tout ce que des gens qui avaient fait plus que leur part estimaient mériter. C'était ce qui mettait Keegan mal à l'aise – l'idée qu'ils méritaient plus, non seulement parce que cela leur était dû, mais parce qu'ils valaient mieux que ceux qui leur devaient tout ça, et dont ils n'avaient plus à respecter les règles.

Peut-être parce qu'on ne lui devait rien, en fait ; elle ne pourrait jamais rendre tout ce que le corps des Marines lui avait donné. Elle s'était engagée quelques semaines avant la fin de ses études. Elle avait vu l'une de ces affiches de recrutement clamant que les Marines choisissaient toujours de prendre les difficultés à bras le corps. Pour elle, il s'était agi de les fuir. L'université de Washington Tacoma se trouvait à 4 725 kilomètres de Parris Island, en Caroline du Sud, mais même après avoir traversé tout le pays en car, cela semblait parfois encore trop près. À l'issue de ses classes, les Marines l'avaient envoyée quelques milliers de kilomètres plus loin, vers un autre lieu et un autre temps dont elle préférait ne pas se souvenir. Oublier était une nécessité, de la même manière que cela l'était pour une nation qui avait simplement fini par accepter le spectacle de vétérans en train de faire leur toilette dans l'immense miroir d'eau du Lincoln Memorial comme le prix à payer pour rester une superpuissance.

– C'est quoi ton histoire, m'dame la Marine devenue agente du FBI ? interrogea Richter. T'as servi où ?

– Keegan. Lara. E-5, répondit Keegan en utilisant l'abréviation officielle désignant ce grade que n'importe qui, dans un autre corps de l'armée, aurait identifié comme celui de sergent. 1^{er} bataillon de maintien de l'ordre des Marines, essentiellement en Irak. Et vous ?

– Police militaire, hein ? Ça explique pourquoi tu t'es retrouvée flic après, rétorqua Richter. Moi ? Opératrice radar sur le *Zumwalt*, essentiellement au large d'Hawaï.

– Sans déconner... répondit Keegan. Je suis allée voir l'expo à la Smithsonian Institution.

– Ben, c'était exactement comme ça.

– Ça sentait meilleur qu'à bord de ce bateau, je parie.

Richter prit un air agacé et repoussa une dreadlock rebelle tombée sur son visage. À l'évidence, elle n'était pas encore habituée à leur longueur.

Keegan avait fait pareil en quittant l'armée. Après des années à vous entendre dire comment mener votre vie, jusqu'à la bonne longueur de vos cheveux, vous aviez envie de reprendre le contrôle, à commencer par votre look. Maintenant, elle avait trouvé un compromis, portant les cheveux noirs et lisses hérités de son père en un carré bien net qui lui arrivait juste sous la mâchoire. Ils étaient à peine assez longs pour les nouer en une petite queue-de-cheval lorsqu'elle avait besoin de les rendre invisibles – ou de changer un peu.

Keegan hocha la tête et prit soudain une légère avance, signal tout sauf subtil, adressé à Richter, qu'il fallait accélérer l'allure. Elle n'avait pas le temps pour ce genre de conversation. Mais cette précipitation mit au supplice le nerf sciatique courant le long de sa hanche droite. Elle réprima une grimace. C'était comme une décharge électrique, suivie d'une contraction involontaire des muscles autour du nerf. Les vieilles blessures semblaient toujours se réveiller aux pires moments. En temps normal, elle aurait apaisé la douleur et dorloté son nerf grâce aux étirements de yoga qu'elle

avait appris pendant sa rééducation, mais la position de la saute-relle n'était évidemment pas envisageable pour l'instant.

– On dirait que t'as plus qu'un train à prendre, fit remarquer Richter tandis qu'elles traversaient le parc en direction du carrefour de Columbus Circle. Il se passe quelque chose à Union Station ?

– Juste un truc qui requiert notre attention, répliqua laconiquement Keegan en espérant que la douleur ne se lisait pas sur ses traits.

C'était la seule réponse à laquelle Richter aurait droit. Malgré leur passé militaire commun, elle était extérieure à l'agence.

– Écoute, je n'ai pas besoin de connaître les détails, mais est-ce qu'il faut que j'évacue mes gars de cette partie du parc ? insista Richter. Si le SOA est capable de faire ce qu'il a fait à Londres, nous sommes à la portée du souffle qu'entraînerait ce genre d'explosion...

Il n'y avait rien de surprenant à ce que Richter ait tout de suite pensé aux *Sons of Aleppo* – les « Fils d'Alep ». Émergeant des camps qui hébergeaient à présent la deuxième génération de réfugiés de guerre syriens, ce groupuscule terroriste ne figurait même pas dans la base de données du FBI lorsque Keegan avait rejoint l'agence⁸. Désormais, le SOA apparaissait quotidiennement sur les listes de surveillance lors des briefings de la division antiterroriste du FBI, surtout depuis l'attentat suicide de la gare de Paddington, où les terroristes portaient des caméras de réalité virtuelle pour permettre à leurs fans de « vivre » l'événement.

– Juste un truc qui requiert notre attention, répéta Keegan, pour faire comprendre à Richter qu'elle n'en saurait pas davantage.

– Si quelqu'un a le *droit* de savoir, c'est bien nous, rétorqua Richter, jouant cette carte-là.

– Alors vous comprendrez aussi pourquoi je ne peux pas en dire plus, cingla Keegan.

Elle serra les dents tandis que son nerf sciatique s'enflammait de nouveau, irradiant plus bas dans sa jambe. Elle était partie jeune femme à la guerre et en était rentrée avec le dos de son

grand-père, après l'explosion d'une bombe artisanale qui lui avait tordu la colonne dans un sens alors que les soixante kilos de son équipement de combat la vrillaient dans l'autre.

– Compris, répondit Richter, mais d'un ton plein de déception.

Quand elles atteignirent la frontière du camp, devant le grand rond-point au pied d'Union Station, une autre sentinelle les attendait, armée elle aussi d'un fusil d'assaut. Visiblement, le Viking l'avait prévenue par radio. Mais ce vétéran-là était plus vieux, sans aucune tentative de rébellion capillaire – il allait juste bientôt devenir chauve. D'après son âge, Keegan se dit qu'il avait peut-être même servi en Irak durant l'une des premières tournées là-bas.

– Je vais vous laisser là, déclara Richter. Qui que vous cherchez, bonne chasse.

Elle tendit le bras et, en serrant la main de Keegan, ajouta avec un sourire narquois :

– Et merci pour votre service.

Adressé à un autre vétéran, c'était un énorme *Fuck you*.

Dès que Keegan eut quitté la pelouse, Richter se mit à beugler des ordres : barricader tous les accès au camp et placer l'équipe médicale en alerte. La confiance règne, songea Keegan.

Massachusetts Avenue était encore plus encombrée aux abords de la gare. Aucune trace de Griff et du SUV, si bien que Keegan entreprit de se frayer un chemin entre les voitures. Les véhicules automatisés étaient programmés pour garder une distance de quarante-cinq centimètres entre eux, de sorte qu'on pouvait se glisser assez facilement entre les pare-chocs. C'étaient ceux conduits par des humains dont il fallait se méfier ; ils étaient plus susceptibles de faire des embardées imprévisibles et d'aller heurter celui de devant, vous prenant en tenaille.

Elle s'arrêta devant une autopartage jaune et bleue, avec deux femmes à l'arrière. L'une était manifestement riche, à en juger par son tailleur haute couture et ses perles, une lobbyiste peut-être. Immagée dans son appareil de réalité virtuelle, elle passait son heure de pointe ailleurs, prenant peut-être des vacances mentales sur l'île d'Aruba ou en Alaska. Privée de technologie, l'autre femme

s'ennuyait à mourir. Elle croisa le regard de Keegan et sembla envisager un instant de sortir pour continuer à pied. Keegan fit non de la tête, soulevant le bas de sa veste pour montrer l'insigne accroché à sa ceinture et le pistolet Sig Sauer 420 dans son étui. Une manière de prévenir la femme qu'il valait mieux attendre un peu. Mais Keegan regretta aussitôt sa gentillesse, réalisant que la femme allait probablement poster quelque chose à ce sujet dès qu'elle aurait le dos tourné.

Keegan pressa de nouveau le bouton de l'épinglette FBI, sur le revers de sa veste.

– Contrôle, je suis à la gare.

– Bien reçu, répondit Noritz dans son oreille droite. Nous avons également connecté le Tac-Net, donc vous pouvez passer en RA.

Keegan sortit un étui de lunettes de la poche de sa veste et enfila sa paire de Viz Glass, ses lunettes à réalité augmentée dernière génération. Le modèle réglementaire du FBI comportait un projecteur de réalité augmentée monté sur des lunettes de tir balistiques à larges montures⁹. Elles étaient censées être assez robustes, mais Keegan prenait toujours soin de les protéger quand elle ne s'en servait pas ; l'effort en valait la peine, si cela pouvait éviter la minuscule rayure susceptible de vous coûter un salaire ou de vous handicaper lors d'une fusillade.

Keegan alluma l'appareil et son champ de vision se peupla d'icônes de couleur et de données brutes plaquées sur tout ce qu'elle voyait. Contrairement aux premières versions où la réalité augmentée imprimait les données sur le verre, les suivantes les projetaient directement dans les yeux, ce qui permettait d'augmenter le nombre de données transmises. On pouvait contrôler certaines fonctions en clignant deux fois des paupières ou en exagérant leurs mouvements latéraux, mais pour taper quoi que ce soit, il fallait utiliser la Watchlet qu'elle portait au poignet, dont le nom cent pour cent marketing induisait un peu en erreur. Il s'agissait plus, en effet, d'un bracelet que d'une montre du point de vue de la taille de l'écran, guère plus qu'une diode

électroluminescente organique flexible qui épousait la forme du poignet¹⁰. Quel que soit son nom, cet appareil n'avait plus rien à voir avec les encombrantes tablettes renforcées qu'elle avait dû se trimballer dans les Marines, ou même avec les vieux iPhone sur lesquels elle avait joué, petite.

Noritz poursuivit l'exposé de la situation au creux de son oreille, tandis que son écran de visionnage commençait à se remplir.

– Griff ne sera pas sur place avant au moins une minute, rapporta-t-il.

Keegan jeta un coup d'œil en arrière, vers Patriots Camp. Juste derrière la rangée d'arbres, un point bleu brillait sur son écran, indiquant la position de Griff au bout de Louisiana Avenue.

Keegan se tourna de nouveau vers l'arche d'entrée d'Union Station. À présent, la pierre d'un blanc sale de cette gare bâtie presque un siècle et demi plus tôt grouillait de données, qui allaient du nombre estimé de personnes actuellement à l'intérieur (3 740) à un amas bleu clair marquant la localisation des policiers locaux en train d'arriver sur les lieux. Mais le plus important, c'était le voyant qui les avait tous lancés dans ce qui ressemblait à une course contre la montre. Le point rouge clignota de plus belle, l'avertissant que le détecteur de bombes automatique de la gare avait décelé une trace de composés volatils, la traînée de vapeurs chimiques se dégageant des explosifs.

Keegan se dirigea vers les policiers blottis derrière le muret qui bordait la fontaine commémorative en marbre, devant l'entrée de la gare. Celui-ci ne les protégerait pas très efficacement d'un drone, mais bloquerait peut-être les projectiles d'une explosion. Ses lunettes RA affichèrent une fenêtre de texte qui indiquait les positions des policiers locaux et identifiait la statue haute de cinq mètres qui les surplombait – Christophe Colomb. Ce qui expliquait au moins en partie pourquoi le marbre blanc avait pris une teinte rose à force d'être si souvent aspergé de peinture rouge.

– FBI ! cria Keegan en s'approchant.

Les réseaux des différentes forces de l'ordre étaient censés être intégrés, mais ils avaient en fait été développés par divers

sous-traitants. Dès qu'une crise de ce genre éclatait, l'endroit se retrouvait vite inondé de flics appartenant aux multiples agences présentes à Washington, tous communiquant avec leur bureaucratie respective. De sorte que le flux d'informations s'en trouvait ralenti et qu'il fallait souvent plusieurs secondes voire plusieurs minutes pour les rebasculer d'un système à l'autre. C'était insensé de risquer de se faire abattre par un flic nerveux de la gâchette, tout ça parce que le bureau chargé de gérer les contrats publics avait opté pour l'offre la moins onéreuse.

Les flics présents dépendaient de la police de Washington en uniforme bleu et, puisqu'Union Station était également une station de métro sur des lignes desservant la Virginie et le Maryland, de la Metro Transit Police reconnaissables à leur livrée noire et jaune. Assis juste derrière eux, deux squatteurs en tenue de camouflage enfoncèrent calmement leurs gourdes dans l'eau de la fontaine, puis entreprirent de se répartir le contenu rose d'un sac de synth mexicaine. Ils allaient se retrouver coincés à l'extérieur du camp, mais Keegan devinait que dans quelques instants ils s'en ficheraient complètement.

– Nos gars à l'intérieur n'ont rien vu de suspect. Vous détectez autre chose avec votre appareil ? lui demanda un lieutenant de la police de Washington, sans prêter attention aux deux vétérans qui venaient de s'allonger, perdus dans leur brume narcotique.

Il avait dans les quarante-cinq ans, afro-américain, à l'évidence l'officier le plus haut gradé présent sur les lieux. Lui aussi portait des Viz Glass, mais le modèle massif, aux épaisses montures noires, de la police municipale. Tandis qu'il parlait, deux des agents de la Metro Transit Police sortirent un robot quadrupède du coffre de leur véhicule. Keegan reconnut une machine dérivée des engins militaires dont elle s'était servie dans les Marines. Doté de capteurs de composés chimiques et de caméras fixées sur sa tête, le robot ressemblait à un dalmatien tondu, recouvert d'une armure absolument lisse.

– Rien de plus que l'alerte qui a été émise. Et les capteurs du système de ventilation qui ont détecté quelque chose, répondit

Keegan. Mais d'après nos fichiers, leur taux de faux positifs s'élève à quarante-trois pour cent...

– Ouais, ces capteurs ont été installés juste après le 11 Septembre, donc...

L'agent s'interrompt tandis que leurs lunettes respectives établissaient un réseau crypté entre Keegan et lui, transmettant leurs identifiants puis superposant les images des deux appareils. Keegan aperçut le rayonnement des couleurs qui dansaient sur les verres du flic.

– ... ils se font vieux, acheva le lieutenant Kerryon Reynolds, du commissariat de Capitol Hill.

Maintenant que leurs identités étaient validées, la base de données du FBI alimenta la RA de Keegan d'informations supplémentaires : seize ans de service dans la police, aucune mention dans les enquêtes en cours du FBI, etc.

– J'aurais tendance à vous suivre, jusqu'à ce que les choses se précisent, déclara Keegan.

La lecture rapide de son dossier montrait que Reynolds savait certainement ce qu'il faisait. En plus, il ne servait à rien de marcher sur les plates-bandes des autorités locales – jusqu'à ce que cela devienne nécessaire.

– Je vous en remercie, agent Keegan, répondit le lieutenant Reynolds qui était en train de passer en revue son dossier à elle. Étant donné l'incertitude de la situation, nous n'allons pas ordonner tout de suite une évacuation. Le plan, c'est de passer les lieux au peigne fin, pour voir si on trouve quoi que ce soit de suspect.

Keegan se raidit et leva les yeux vers le ciel, tandis qu'une formation de drones de l'US Air Force gris foncé passait au-dessus d'eux. Reynolds et elle restèrent silencieux, se demandant si ces appareils faisaient partie des patrouilles antidrones régulières de la Maison-Blanche, ou s'ils étaient chargés de s'occuper de la menace à Union Station.

– D'accord. Je marcherai juste derrière vous. Ça vous fera une autre paire d'yeux. Plus les ressources du département informatique du FBI, ajouta Keegan en tapotant le pont de ses Viz Glass.

Elle appréciait aussi que le plan du flic la place en deuxième position. Tous ceux qui avaient fait la guerre savaient qu'entrer en premier était un truc réservé aux héros, de ceux qu'on célébrait le plus souvent à leur enterrement. Sur ce, elle fit pivoter l'écran de sa Watchlet sans même y penser, faisant défiler ses notifications de messages, un bulletin météo et la photo d'une petite fille.

Appuyant de nouveau sur le bouton de son épingle, Keegan transmet à Noritz un bref point de la situation. Tandis qu'elle parlait, un robot de livraison, qui ressemblait à une glacière à six roues¹¹, passa lentement sur le trottoir. Ailleurs, avec d'autres règles d'engagement, elle aurait conseillé à Reynolds de le faire sauter, pour ne prendre aucun risque. Mais ici, ils partaient du principe que le joint hermétique destiné à garder au frais la nourriture qui se trouvait à l'intérieur aurait aussi sûrement empêché tout composé volatil de s'en échapper – il était donc peu probable qu'il contienne les substances qui avaient alerté les capteurs.

– Bien reçu, et autorisé, répondit Noritz au creux de son oreille. Je vais me coordonner avec leur chaîne de commandement. Je vais aussi déplacer Griff, pour qu'il rejoigne leurs unités au niveau de l'entrée est.

Éloigner le partenaire qui était là en cas de besoin, ce n'était pas la décision que Keegan aurait prise. Mais ça se passait toujours comme ça, quand on vous dirigeait à distance.

– Déployez-vous, et tâchez de ne pas déclencher une émeute, ordonna le lieutenant Reynolds au groupe de policiers, quatorze hommes à présent, avec l'ajout de deux motards de l'US Capitol Motorcycle Unit.

Les casques d'un bleu étincelant et les grandes bottes en cuir des derniers arrivants inquiétèrent Keegan. Cette tenue d'apparat était sans doute appropriée pour une unité de police chargée de protéger l'enceinte du Congrès, mais maintenant que le Patriots Camp occupait l'essentiel du parc, ils n'avaient plus grand-chose à surveiller – le bâtiment du Capitole proprement dit, et les immeubles de bureaux réservés aux sénateurs et aux membres de la Chambre des représentants. Leur juridiction s'étendait toujours

en principe sur deux cents rues à la ronde, mais Keegan savait que les agents de cette unité avaient parfois tendance à vouloir en faire trop, désireux de compenser la perte de leur territoire.

– Entrez par toutes les portes pour couvrir l'ensemble de la gare. Ne vous branchez sur le réseau que si vous voyez quelque chose. Identifiez-vous mais n'intervenez que si vous n'avez pas le choix. Prévenez-nous puis attendez les renforts, surtout si ça ressemble à un truc pour l'EOD, ordonna Reynolds, faisant référence à l'Unité de neutralisation des munitions explosives, plus connue sous le nom de « Brigade antibombes ». Et rappelez-vous, tous : on se déplace calmement, genre, tout va bien. La promenade du dimanche au parc.

Pénétrer dans Union Station, c'était comme percuter un mur d'odeurs. Urine, systèmes de ventilation et de clim centenaires, sols non lavés... Mais le plus déroutant, c'était l'explosion de couleurs numérisées qui encombraient à présent la vue que Keegan avait du hall de la gare, déjà tapissée d'informations à cause de sa RA. Le bâtiment avait été construit à l'orée du xx^e siècle dans le plus pur style Beaux-Arts, mêlant l'architecture classique à une ornementation excessive. À présent, les plafonds vertigineux, les arches richement décorées et les piliers de granite étaient couverts de projections en 3D tapageuses. Des stimulus à mâcher Lightning (« Rechargez-vous ! » proclamaient les emballages de ces chewing-gums dans un arc-en-ciel de néons colorés) se battaient en duel avec des pop-ups publicitaires pour MonsterMash, le dernier jeu Viz à la mode, où vous deviez chasser de célèbres monstres hollywoodiens dans le décor de votre ville¹². Indifférent à tout cela, un pigeon s'envola de son perchoir au cœur du plafond en nid d'abeilles de la gare, se laissa paresseusement planer à travers la projection d'un loup-garou, et se mit à picorer les restes d'un paquet de chips de farro écrasé, abandonné par terre. Et pendant ce temps, des centaines de personnes défilaient, tout aussi indifférentes à tout ça. La seule chose qu'on pouvait immédiatement deviner, c'était l'âge et les revenus des gens. Les plus âgés et les plus pauvres avançaient tête basse, le nez sur leur écran, tandis que

le territoire virtuel était l'apanage des jeunes et des plus riches qui embrassaient l'espace d'un regard vide, plongés dans une réalité personnalisée via leurs Viz Glass.

Keegan considéra à nouveau le problème qui s'offrait à eux. Une vieille dame en jean était suivie par l'une de ces valises robotiques qui ressemblaient à un petit chien, de minuscules roues motorisées émergeant de ses pattes articulées. Elle aurait facilement pu contenir vingt kilos de nanoplex, de quoi repeindre tous ces murs en rouge. Ce groupe de vingt-deux lycéens portant des sacs à dos assortis... de quoi détruire le bâtiment tout entier.

La voix de Noritz gazouilla dans son oreille.

– Nous avons réussi à nous connecter aux caméras sensorielles de la gare. Nous n'avons rien repéré d'anormal pour l'instant, mais la reconnaissance faciale devrait bientôt commencer à vous envoyer des données¹³.

Pendant que la file de policiers se frayait un chemin à travers le hall, Keegan resta à une dizaine de mètres derrière eux, balayant lentement la foule du regard. Elle se renfrogna. Le robot-détecteur était en train de progresser sur le côté gauche du hall – pas au centre, où ses capteurs auraient été le plus efficaces. Les agents de la Metro Police avaient gardé leur robot à proximité d'eux ; ce genre de chose arrivait tout le temps quand on envoyait sur une affaire plusieurs agences, incapables de se coordonner.

Cette pause lui donna le temps d'étirer sa hanche et de relâcher un peu la tension qui s'était accumulée dans son nerf en souffrance. La réglementation fédérale relative au respect de la vie privée empêchait le système d'identifier tout le monde dans cette foule via la reconnaissance faciale ; seules certaines entreprises en avaient le droit. Mais le système pouvait lancer une recherche automatique pour identifier toute personne qui avait eu la malchance de croiser le chemin de l'une ou l'autre agence des forces de l'ordre américaines, c'est-à-dire une proportion assez large de la population, et qui grossissait à chaque intersection sur la route ou à chaque passage dans un aéroport. Pour citer le slogan chinois,

pays pionnier en ce domaine : « Si quelqu'un existe, il y aura des traces, et s'il y a des connexions, il y aura des informations¹⁴. »

Un pop-up rouge identifia comme étant Andrew Watts l'individu masculin en âge d'aller à la fac qui portait un sweat-shirt jaune et vert célébrant la victoire des Palo Alto @s aux World Series de base-ball, et indiqua en outre une condamnation légère pour ivresse et urination sur la voie publique. Pour Leigh Sullivan, la fille à la longue robe couleur pêche qui marchait à côté de lui, deux arrestations pour usage de stupéfiants, toutes deux anciennes et liées à la synth. Et un tas de gens ressortaient comme victimes de vols d'identité. Mais aucun individu ne figurait sur la base de données du SOA ni ne correspondait au profil type des extrémistes.

Puis des lignes commencèrent à se dessiner, détaillant toutes les relations entre ceux que la reconnaissance faciale avait isolés dans la foule. Un trait vert s'illumina entre deux femmes aux deux extrémités du hall ; Stacy Limago portait un sac à dos violet sur l'épaule, Torrance Fettison un attaché-case brun. Elles semblaient n'avoir rien en commun hormis le fait d'être toutes deux en tailleur-pantalon, mais le flux les marquait comme potentiellement impliquées dans une affaire de fraude fiscale, ces femmes ignorant qu'elles étaient sur le point de se faire coffrer dans le cadre d'une même enquête. Un nombre sans cesse croissant de pop-ups brouillaient la vue de Keegan, transpercés de traits verts, puis bleus puis rouges selon le type de lien existant entre les personnes.

– Nous captions maintenant les images hyperspectrales des caméras de la gare, annonça Noritz dans son oreillette. Je vous rebalance tout ça.

Une fenêtre contenant des images en temps réel s'ouvrit dans ses lunettes, forêt mouvante de membres arc-en-ciel, restitution carnavalesque de chaque badaud, dont les vêtements, le corps et les bagages étaient surimprimés de différentes couleurs en fonction du matériau et de la température – toute la gamme sauf le rouge, qui aurait indiqué des substances explosives¹⁵.

Tout ça lui donnait mal à la tête. C'était une douleur familière, l'élançement profond au centre exact de son crâne, quand l'adrénaline et le trop-plein d'informations entraient en collision. La première fois qu'elle avait ressenti ça, c'était lors des patrouilles avec les Marines. Au moment même où les soldats de son unité avaient besoin d'être le plus en alerte, ils se retrouvaient submergés de données en temps réel, qui à l'époque venaient des drones, des satellites et des officiers, là-bas, dans leur centre opérationnel climatisé, tâchant de les aiguiller dans telle ou telle direction. Les appareils de réalité augmentée étaient censés absorber toutes ces infos et les traiter pour en faire une « interface tactique facile d'utilisation ». Mais c'était comme essayer de boire une gorgée d'eau au bout d'une lance à incendie.

Keegan avala une grande bouffée d'air et repoussa les lunettes sur le haut de son crâne.

– J'ai rien. Et vous ? demanda-t-elle à Noritz qui jonglait probablement entre ce même flux vidéo et celui que Griff lui balançait.

– Non, pareil. Nada. Mais remettez vos lunettes et continuez de surveiller, répondit Noritz.

Il la surveillait, elle aussi.

Au fur et à mesure que la file des policiers progressait, elle perdait sa cohésion, les agents suivant chacun leur direction et se déployant dans toute la gare. Elle vit le lieutenant Reynolds se tourner vers l'escalator qui descendait vers la partie souterraine de la gare, là où s'était jadis trouvée l'aire de restauration. Bonne idée.

– Compris. Je vais descendre vers les banquettes de luxe, annonça Keegan. Dites à Griff d'aller voir la zone des trains de banlieue, moi je m'occupe du Freedom Lounge.

L'entrée de la gare était l'endroit le plus fréquenté, mais tuer le plus grand nombre de personnes n'était pas toujours l'objectif des terroristes. Parfois, le jeu consistait à trouver le lieu le plus symbolique, le plus susceptible de faire passer un message – le « Salon de la Liberté », c'était parlant.

Tandis que l'escalator l'emmenait vers les entrailles de la gare, Keegan sentit la pression changer en traversant un nouveau mur d'odeurs mais, au lieu de l'urine, celui-ci se composait d'oxygène pulsé par le système de ventilation et d'huile d'eucalyptus. Au pied de l'escalator, le sol en marbre de Carrare scintillait de vagues liquides, comme recouvert d'un infime miroir d'eau. C'était une eau projetée se mélangeant au texte bleu d'une holo-pub, dont les yeux de Keegan ne saisirent pas le contenu, trop occupés à scruter les visages dans le hall.

Reynolds était en train de discuter avec le flic de la ligne du Freedom Rail posté en permanence à cet étage, à la fois pour renforcer la sécurité et pour dissuader la racaille. Reynolds croisa le regard de Keegan et adressa quelques mots rapides au gardien, qui lui fit signe qu'elle pouvait passer.

Keegan avança lentement dans la salle, chacun de ses pas provoquant l'image d'une ondulation d'eau à la surface du marbre. L'aire de restauration du niveau inférieur avait été reconvertie dans le cadre de l'accord de privatisation signé avec Acela. L'acheteur originel avait finalement fait faillite lorsque sa promesse de fournir des trains roulant à mille trois cents kilomètres à l'heure s'était heurtée aux lois de la physique, à la politique d'expropriation de l'État et à l'inflation débridée¹⁶. Mais l'ambitieux design du Freedom Lounge avait survécu, des banquettes noires et grises épurées de style Bauhaus à la projection sur le mur célébrant les passagers comme non pas de simples clients mais des « visionnaires de l'avenir des transports¹⁷ ».

Ici, en bas, la reconnaissance faciale envoyait moins de pop-ups. La nature des délits différait également, reflétant la clientèle du salon VIP, c'est-à-dire essentiellement des crimes en col blanc. William Kellerman, costume croisé gris à fines rayures : « Transaction illicite visant à échapper à la supervision réglementaire. » Denise Aboud, tailleur-pantalon blanc : « Falsification de valeurs liquidatives. » Mais çà et là, le supérieur et l'inférieur se rejoignaient. Cet homme grisonnant au costume de soie bleu opalescent était Richard Reynolds : double entrée, membre du

Congrès pour le Delaware et multiples arrestations pour sollicitation d'une prostituée – aucune condamnation.

Consciente que les Viz Glass l'aiguillaient vers ces indices visuels, Keegan tenta de focaliser son regard au-delà, pour voir qui et ce qui n'était pas identifié par le flux de données. Un homme d'un certain âge se tenait debout avec sa canne près d'une femme, vingt-cinq ans environ, en train de consulter sa montre à l'ancienne. Ni l'un ni l'autre n'avait de bagage, de sorte que Keegan pouvait les écarter pour ce qui était de transporter des explosifs. D'ailleurs, la femme ne cachait rien du tout, portant un leggings violet ultra-moulant et un bustier encore plus serré. Un robot aux pattes d'un blanc étincelant se dressait à côté d'elle, l'un de ces nouveaux modèles de la gamme Domestique, sans qu'on puisse déterminer s'il était là pour aider la femme ou si quelqu'un l'avait envoyé pour la surveiller. Peut-être un peu les deux ?

Non loin de là, une possibilité : un homme avec une grosse valise à roulettes et un sac en toile. Grande capacité de transport. Il portait un costard élégant, mais vieillot, un style datant de quelques années, autre détail révélateur. C'est alors que l'homme s'agenouilla et prit dans ses bras deux jeunes garçons, des jumeaux qui devaient avoir huit ou neuf ans.

En s'approchant, Keegan entendit l'homme s'excuser : ils ne pouvaient pas se permettre de déménager tous ensemble pour le moment, mais papa avait enfin trouvé un nouveau boulot et reviendrait du New Jersey une fois toutes les deux semaines. En plus, maintenant, il allait pouvoir leur rapporter quelque chose de spécial pour leur anniversaire, le mois prochain. Sur ces mots, une femme qui se tenait derrière lui vint les rejoindre, et demanda si les garçons voulaient une glace sur la route de la maison.

Là-bas.

Juste derrière eux. Longue tunique noire et chapeau de prière assorti. L'homme portait une barbe mais en bataille, sa foi lui interdisant de la tailler. Il faisait défiler des pages sur une tablette, de sa main droite, et tenait de la gauche la poignée d'une valise

à roulettes cabossée. Il la serrait si fort que la peau était blanche autour de l'alliance en or qu'il portait à son annulaire.

Keegan sentit soudain monter cette sensation familière, et une perle de sueur roula le long de sa colonne.

Elle cligna deux fois des yeux pour ordonner à ses Viz Glass de prendre un cliché et de télécharger l'image dans la base de données.

Elle donna une pichenette sous le col de sa veste, comme pour chasser une peluche, actionnant en fait le bouton d'émission de sa radio pour parler à Noritz.

– J'ai un suspect potentiel. Je vais m'approcher pour pouvoir intervenir. Dites aux autres de me rejoindre.

Sur ses verres, un message apparut : le visage restait sans résultats dans les fichiers des forces de l'ordre.

– Qu'est-ce que vous fichez, Keegan ? s'agaça Noritz au creux de son oreille. Poursuivez les recherches.

Keegan ôta ses Viz Glass et les rangea dans leur étui, avant de glisser celui-ci au fond de sa poche. Même si le fait de porter des Viz Glass ne trahissait pas forcément son statut de flic, ne pas en porter inciterait un éventuel suspect à penser qu'elle était un civil lambda. Et puis, elle n'avait pas besoin de cette surcharge d'infos, maintenant. Il fallait qu'elle se concentre.

Avec la démarche nonchalante d'une personne absorbée dans sa conversation, elle s'avança vers la famille.

– Non. Ce n'est *pas* ce que j'ai dit. Reprenons depuis le début... Acheter cinq cents actions à mille cinq cents chaque...

Sur ces mots, Noritz reprit la parole.

– Keegan, remettez vos Viz et reprenez les recherches. Nous vous suivons à travers le flux vidéo de la gare. Je répète, rien dans le profil de cet individu n'indique la moindre affiliation au groupe SOA. Je désengage la cible. On passe à autre chose.

– Non, non, non, protesta Keegan, un peu plus fort cette fois, gesticulant comme pour plaider son cas. Cinq. Cents. À. Mille. Cinq. Cents. Chaque. Un. Cinq. Zéro. Zéro.

Elle passa devant la famille éplorée, les enfants levant les yeux vers la femme qui criait sur le *chatbot* d'un centre d'appel.

– Dés-en-gage-ment, Keegan !

Noritz, de nouveau, dans son oreille, plus ferme cette fois.

– Les données n'indiquent aucune cible. Désengagez-vous. Vous allez causer un incident dont vous ne vous relèverez pas.

– Bon sang, NON ! grogna Keegan en s'arrêtant devant la famille, le dos tourné à l'homme en tunique noire.

Les parents la fixèrent, fâchés.

– Hey, vous voulez bien aller plus loin ? lança le père.

– Non, répondit Keegan, avec une irritation incrédule, visible pour n'importe qui à dix mètres à la ronde. J'ai pas dit mille à quinze cents, saloperie de machine. Annuler !

Elle sentit que l'homme à la tunique l'avait remarquée, mais garda le dos tourné à la cible. Elle n'aimait pas être positionnée ainsi, mais mieux valait simuler un certain désintérêt.

– Essayons encore une fois, putain de robot débile.

Au loin, elle aperçut le lieutenant Reynolds en train de l'observer, perplexe.

– Écoutez, j'ai mes enfants avec moi.

Le père encore, un peu plus fort cette fois. D'autres yeux – et d'autres Viz Glass – se tournèrent vers eux.

C'était quand, la dernière fois qu'elle s'était trouvée si près d'une personne habillée comme ça ? Keegan s'attendait presque à ce qu'un flash-back sensoriel la ramène à la chaleur étouffante, au goût de salive mêlée de poussière et de résidus de poudre. Mais rien ne se manifesta. Elle se trouvait toujours à Union Station.

– Nouvelle commande. Cinq. Cents. Mille cinq cents... Et pas de connerie, cette fois.

Le père poussa ses enfants derrière lui, son corps se raidissant tandis qu'il rassemblait son courage.

– Madame, je vous l'ai demandé poliment. Il faut vraiment arrêter, maintenant.

– Agent Keegan, dit Noritz dans l'oreillette. Je vous donne l'ordre de quitter la zone, et de venir au rapport. Fin de l'opération.

– Me dites pas ce que je dois faire, putain, gronda Keegan, plus fort.

Tout en disant cela, elle tendit son bras gauche et pointa le doigt sous le nez du père, sachant que tout le monde alentour serait attiré par lui, y compris l'homme à la tunique. Au même instant, elle fit glisser une matraque télescopique en métal de sa manche dans sa main droite¹⁸. D'un geste fluide, Keegan la ramena en arrière. Elle visa la poitrine mais, de dos, elle manqua légèrement sa cible. La matraque frappa plus haut que prévu, percutant la chair molle du cou. Le claquement du métal contre la peau fut suivi l'instant d'après par un grésillement, tandis que soixante-quinze mille volts passaient de la matraque à l'homme.

La foule hurla tandis que le barbu s'effondrait sur le sol.

Puis un petit nuage de fumée s'éleva dans les airs.

Centre de détention interne spécial du FBI

Reston, Virginie

Tandis qu'elle s'étirait le dos une énième fois, Keegan passa le doigt sur le mur, dans la fine poussière blanche accumulée sur le béton.

Nettoyage nécessaire, Couloir Deux.

Le Couloir Deux était, d'un point de vue technique, l'Annexe II du Centre de détention interne spécial du FBI (DSDF)¹⁹. Le « Dizz-Diff », comme on le surnommait, n'était en réalité qu'une autre manière de désigner le centre commercial reconverti qui accueillait désormais des cellules et l'un des bureaux satellites du QG du FBI. Les promoteurs du site avaient imaginé un mix entre petits commerces et bureaux. Les gens du FBI, eux, avaient pensé remplacer le vieux Hoover Building, situé dans le centre de Washington,

par des locaux flambant neufs qui pouvaient accueillir l'ensemble du personnel du FBI posté dans la région de Washington²⁰. Mais l'effondrement de la Bourse et les audiences du Congrès consacrées aux contrats véreux avaient réduit à néant les plans des deux parties. Si bien que le malheur des petits commerçants avait fait le bonheur immobilier du gouvernement fédéral. Le bureau de Keegan, installé dans un box tout en métal et feutre noir, remplaçait désormais un rayon de pyjamas pour bébé tendance.

Cela faisait bien quinze minutes qu'elle attendait, mais tout ce temps que prenait Noritz pour venir faire leur débriefing n'aurait pas l'effet escompté. Keegan profitait de ce moment pour s'étirer, pour bien organiser ses souvenirs, et pour se demander si quelque chose lui échappait. Parfois, quelques instants sans rien d'autre à faire que penser vous procuraient un avantage.

Debout, le dos bien droit, elle sentait le nerf endolori et son esprit se calmer. Au fur et à mesure que la douleur reculait, de nouvelles sensations vinrent combler le vide. Son tee-shirt était encore humide contre sa peau, la faisant frissonner dans cette clim trop forte, et elle commençait à avoir faim.

Si bien que quand Noritz débarqua enfin avec un café et un donut glacé pour elle Keegan se jeta dessus.

– Un peu cliché, hein ? commenta-t-elle.

Noritz gloussa, lui tendant théâtralement son offrande.

– Va falloir plus qu'un seul donut pour faire de vous une agente décente. Enfin, vous l'avez mérité.

Le fait que Noritz porte un costume et une cravate aussi tard dans la saison, en avril, l'identifiait comme faisant partie de la direction. Ses cheveux d'un noir de jais étaient enduits d'une couche de brillantine deux fois trop abondante. Il dépassait Keegan d'une tête et pesait au bas mot quarante kilos de plus. De muscles, pour l'essentiel. Mais depuis le début, Keegan n'avait jamais été intimidée. D'expérience, elle savait que la corpulence comptait beaucoup moins au cœur du combat, de sorte que sa carrure ne l'impressionnait pas. C'était aussi dû au fait que Noritz arborait un sourire qu'aucune réunion ne pouvait effacer, quelles que

soient les huiles présentes. Il avait longtemps fait partie de la police d'État de Pennsylvanie, et son affectation au bureau du FBI à Washington le faisait rayonner comme un joueur évoluant en ligue mineure de base-ball qui serait soudain appelé au plus haut niveau. N'arrivant toujours pas à en croire sa chance, il était prêt à tout pour rester là.

Noritz s'assit de l'autre côté du bureau de Keegan, et sortit de sa poche un stick à lèvres, qu'il appliqua deux fois. C'était le signal qu'il allait se lancer dans une partie beaucoup plus embarrassante de leur conversation.

– Bon... Vous pouvez juste me briefer un peu sur ce qui s'est passé ? Les images de la neutralisation tournent en boucle sur les réseaux publics et ceux du gouvernement. Vous êtes une héroïne pour le moment, mais cela risque de nous causer des problèmes, tant que je n'aurai pas la réponse à une question cruciale...

– Qui est ce type, vous voulez dire ? répliqua Keegan, sachant que la meilleure manière d'esquiver une question était d'en poser une autre. Toujours rien nulle part ?

– Non, pas pour l'instant, répondit Noritz. Il n'a rien dit du tout depuis que vous l'avez amené. Côté reconnaissance faciale et ADN, c'est le néant complet dans nos bases de données, celles de la police municipale et de la police d'État aussi.

– Est-ce qu'on a regardé sur le cloud public ? interrogea-t-elle.

Elle savait que Noritz n'allait pas tarder à perdre patience, mais son ambition était trop facile à retourner contre lui, surtout maintenant qu'elle savait jusqu'où elle pouvait le pousser.

– Mes services cherchent à obtenir un mandat en express pour chercher une éventuelle présence sur le cloud, répondit Noritz. Mais vous connaissez la chanson. D'abord, ses avocats vont contester en prétextant que ce mandat doit être validé par quelqu'un d'autre, puis les ingénieurs reviendront vers nous en disant que ces infos, chiffrées de bout en bout, ne sont pas accessibles même avec un mandat... Arrêtez de changer de sujet ! dit-il en réalisant soudain qu'il s'était laissé embarquer. Et qu'allez-vous répondre à cette question : comment avez-vous su que c'était lui, le suspect ?

Les capteurs n'avaient rien détecté et son sac était équipé d'un bouclier anti-imagerie multispectrale. Je ne peux pas juste dire à la hiérarchie que la première personne que vous avez décidé d'électrocuter dans une foule de trois mille badauds s'est trouvée, par chance, être en train de trimballer une bombe artisanale de vingt-deux kilos d'explosifs.

– Peut-être que j'aime juste l'odeur d'un coup d'aiguillon électrique au petit matin...

Noritz roula de gros yeux.

– Très bien, passons aux choses sérieuses. Écoutez-moi bien : dans les opérations de ce type, c'est moi qui prends les décisions. Comme ça, on évite les ennuis. Ce n'est pas parce que vous avez chopé le bon méchant que ce que vous avez fait était bien. On ne peut pas juste profiler les gens à l'instinct, et encore moins écrire dans un putain de rapport officiel que vous avez repéré ce type dans la foule parce qu'il était musulman.

Keegan finit le donut et chercha autour d'elle une serviette ou un mouchoir en papier. N'en trouvant pas, elle s'essuya les mains sur son pantalon.

– Je n'ai pas interpellé le suspect parce qu'il était musulman. Au contraire : c'est parce qu'il ne l'est pas.

Noritz la dévisagea en secouant la tête.

– Nous n'avons pas le temps de jouer avec les mots, rétorqua-t-il, plus exaspéré qu'en colère, tandis qu'ils se dirigeaient vers la salle d'interrogatoire. Il va vous falloir fournir une explication plus claire pour le rapport. Vous avez intérêt à tirer quelque chose du suspect, parce que votre job pourrait bien en dépendre.

Freedom Rail Train – Gare de Princeton Junction

Princeton, New Jersey

Elle était à peine plus vieille de quelques années que son fils à lui ne l'aurait été.

Le look de cette jeune fille n'était qu'un simple déguisement antisystème. Les cheveux décoiffés et un maquillage réfléchissant asymétrique capable de dérouter les caméras de reconnaissance faciale – dans son cas, une figure géométrique à sept côtés sur la joue gauche, et la moitié d'un damier sur la droite²¹. Des boucles d'oreilles rondes, en verre bleu, avec un étrange motif gravé dessus, très probablement une sorte d'image contradictoire destinée à tromper les logiciels de reconnaissance des objets en leur faisant croire qu'ils voyaient une grenouille ou une tortue²². De grosses lunettes bi-mode RA-RV aux verres teintés qui dissimulaient ses yeux. Tout cela coûtant sans doute le prix d'une année de fac du temps de ses parents. L'ensemble représentant tout autant l'affirmation d'un style qu'un acte de rébellion.

Jouant parfaitement son rôle mais pourtant encore une enfant – comme lui-même le serait toujours. L'homme se détourna de sa voisine, laquelle ignorait toujours qu'on l'observait, et regarda par la fenêtre – son visage encadré sur la vitre par de longs cheveux blancs fins et clairsemés, noués en catogan –, la vitesse du train transformant le paysage en une traînée verte et grise. Puis celui-ci redevint peu à peu distinct, indice que le Freedom Rail commençait à ralentir.

De sa canne, il tapota la plaque de métal poli au bout des Dr. Martens de la fille, autre signe de rébellion reconverti en article de mode. Il se demanda si elle connaissait l'histoire de ces chaussures, originellement portées par des policiers avant de devenir l'emblème des skinheads et des hooligans, puis de faire partie du package marketing révolutionnaire.

– Je peux vous aider ? lança-t-elle sèchement en ôtant ses lunettes.

Elle étudia de bas en haut l'homme assis sur le siège d'à côté. Il portait de simples lunettes à l'ancienne, sans la moindre connexion électronique, rien qu'une monture noire recouverte d'un motif quasi imperceptible à base de matrices de points²³.

– Désolé de vous déranger, mais j'ai vu que vous aviez un billet pour Princeton Junction, dit-il en désignant l'écran au fond de leur wagon qui annonçait leur arrivée en gare. Je ne voulais pas que vous manquiez votre arrêt.

– Oh, mince ! Merci beaucoup. J'ai un exam cet après-midi et...

– Vous étiez perdue dans vos révisions ? compléta-t-il en montrant d'un geste ses Viz Glass.

– Ouais. L'application de bachotage en RV bloque tout le reste, même mon arrêt, expliqua-t-elle. Mais je ne sais pas ce que je ferais sans...

– Je ne peux même pas imaginer, dit-il. Je vous servais bien la réplique sur comment on étudiait, nous, « à mon époque », mais vous n'avez pas le temps d'écouter mes histoires de dinosaures errant sur les campus, armés de cahiers et d'ordinateurs portables.

Le train entra silencieusement en gare et elle sourit tandis qu'ils descendaient tous les deux.

Pendant qu'elle marchait à son côté, un demi-pas derrière lui, à la fois par respect et pour le rattraper s'il venait à trébucher, l'homme scruta la foule. Quelques étudiants et des employés de banlieue attendaient sur le quai, mais pas lui. Où était-il ? Il était censé être là.

La fille remarqua son hésitation, cet infime changement de posture de qui ne trouve pas ce qu'il cherche.

– Vous avez besoin d'aide pour trouver votre chemin ? demanda-t-elle de ce ton condescendant qu'employaient les jeunes avec les personnes faibles et vulnérables.

– Non, répondit-il. Quelqu'un doit venir me prendre, mais il est probablement en retard.

– Voulez-vous que j'attende avec vous ?

Difficile de savoir si elle le proposait sincèrement, ou s'il s'agissait juste d'une de ces politesses que l'on dit en espérant que l'autre ne vous prendra pas au mot. Mais dans un cas comme dans l'autre, c'était gentil de sa part et cela changea l'idée qu'il s'était faite d'elle.

– C'est très aimable à vous, dit-il. Mais je ne voudrais pas que vous loupiez votre examen à cause de moi. Je vais me débrouiller. Merci... et bonne chance !

Tandis qu'elle s'éloignait, il remarqua qu'elle avait relevé la capuche de son blouson, alors qu'il faisait beau. Son visage était complètement recouvert par l'épais tissu noir absorbant la lumière et son revêtement protecteur Defeat-All²⁴. S'habillait-elle ainsi pour une raison précise, ou juste pour emmerder les autres étudiants qui collectaient des données sur leurs condisciples pour se faire un peu d'argent de poche ?

Il fallait que cela cesse, songea-t-il. Il y avait mieux à faire que se camoufler pour glisser entre les mailles du système.

Il s'assit sur un banc, sortit sa tablette et brancha des écouteurs blancs légèrement crasseux dans un adaptateur spécial connecté à l'appareil. Il ne lisait pas vraiment le texte qui défilait sur l'écran, c'était juste une excuse pour attendre là et relever les yeux de temps à autre, donnant l'impression de vérifier la progression des trains sur l'écran des arrivées, mais scrutant de nouveau la foule en quête de son contact.

Au bout de quinze minutes, le vieil homme renonça. S'il restait plus longtemps, il allait se faire remarquer. Très bien. Il se débrouillerait seul, donc.

Il monta à bord du train « Dinky » suivant, qui ralliait directement le campus de l'université de Princeton, achetant son ticket à l'un des vieux distributeurs automatiques en payant avec des espèces.

La traversée à pied du campus se fit à un bon rythme, un pas mesuré après l'autre, en se servant de la canne pour se stabiliser.

Il étudia au passage les bâtiments de style gothique et leur air imposant qui suggérait que ceux qui étudiaient là nourrissaient d'incroyables ambitions.

Si j'étais un édifice, ce serait moi.

Il se délecta de ce sentiment tandis qu'il traversait un autre carré de verdure où une demi-douzaine de jeunes paressait sur des couvertures à carreaux orange et noirs. Alors que bon nombre des étudiants qu'il avait croisés jusque-là portaient des lunettes semblables à celles de la fille du train, une pancarte désignait cette pelouse comme une « zone QI » – un espace non électronique où l'on pouvait mettre à profit ses « qualités inhérentes », se retrouver entre humains sans interférence d'aucune machine ni supervision. Qui savait quel genre de mauvaises décisions pouvaient résulter d'un après-midi passé là ? Quels échanges ? Quelle dissidence ? Quelle désobéissance ? C'était pour cette raison, notamment, que les parents étaient les plus défavorables aux zones QI ; ils jugeaient préférable de pouvoir suivre les activités de leurs enfants, de les maintenir enfermés dans des enclos algorithmiques, plutôt que leur offrir la liberté de devenir autre chose que ce qu'ils avaient imaginé pour leur progéniture.

Le vieux les observa mais pas avec envie. Ces sourires étaient temporaires. Bientôt, les jeunes replongeraient dans le cloud, poursuivant ce désir inassouissable de toujours plus – d'informations, de stimulation, de tout ce qui ne serait jamais assez. De Liberté ? Non. C'était véritablement un enclos. Et ils ne le savaient même pas.

Il reprit son chemin vers l'extrémité nord-ouest du campus, jusqu'à une cour entre des bâtiments gothiques à trois étages. Des plantes grimpantes envahissaient les arches en pierre calcaire et les arcs-boutants, tandis que des tourelles dignes d'un château du Moyen Âge jaillissaient des toits, tenant le reste du monde en respect – c'était le type d'image auquel les gens pensaient lorsqu'ils se représentaient la tour d'ivoire.

Sauf qu'ici les portes en bois d'un amphithéâtre étaient maintenues ouvertes par des valets d'un genre nouveau : une paire de

robots de service montés sur roulettes, hauts de soixante centimètres, auxquels on confiait toutes sortes de tâches, comme raccompagner chez eux les étudiants esseulés quand ils quittaient la bibliothèque tard le soir ou jouer *Old Nassau*, l'hymne de Princeton, quand les anciens élèves envahissaient le campus à l'occasion des grandes manifestations. Ces deux-là, cependant, étaient peints en bleu sombre et rouge, un canular d'étudiants de l'université de Pennsylvanie sans doute, avant un match de football américain ou de basket universitaire. Il entra et s'assit au fond de l'amphi.

Centre de détention interne spécial du FBI

Reston, Virginie

La salle d'interrogatoire aveugle occupait ce qui avait jadis été une salle de *laser game*. La lumière émanait d'un plafonnier LED situé juste au-dessus d'un homme barbu. Les seuls autres points lumineux étaient le reflet des LED sur l'alliance en or que l'homme portait à la main gauche, et, quelques centimètres plus haut, l'éclat argenté à l'endroit où la fixation de la table avait rogné le revêtement PVD de ses menottes noires. Pour le reste, la salle était plongée dans une obscurité quasi complète quand Keegan y pénétra.

Le barbu leva les yeux sur elle avec ce qui ressemblait à du soulagement, mais il se reprit aussitôt et durcit ses traits, baissant les yeux pour contempler les ténèbres. C'était tout de même curieux, nota Keegan. Ça n'avait rien d'un regard vide, non : les yeux du prisonnier fixaient un point précis. Quand ceux de Keegan se furent accommodés à l'obscurité, elle comprit pourquoi : il y avait une silhouette à l'autre extrémité de la table.

Donc, les gens du siège avaient déjà envoyé quelqu'un d'autre, avant elle, dans la salle d'interrogatoire. L'idée d'avoir un baby-sitter

l'agaçait moins que le fait qu'ils n'aient pas su identifier la menace, comme Noritz d'ailleurs ; visiblement, tous craignaient que la nouvelle « héroïne » du FBI ne se rende coupable d'une violation des droits civils.

Eh bien, si le prisonnier refusait de parler à ce camarade, elle n'en ferait rien non plus. Keegan se positionna de manière à tourner le dos à l'adversaire muet de ce duel de regards, niant ainsi sa présence.

– *Assamalu alaykum*, que la paix soit sur vous. Je m'appelle Lara Keegan. Je vous serrerais volontiers la main pour vous saluer, ajouta-t-elle en montrant les menottes, mais veuillez m'excuser de ne pas pouvoir le faire étant donné les circonstances.

Gigotant nerveusement sur sa chaise, le suspect tira sur ses liens mais garda les yeux verrouillés sur la silhouette au bout de la table. Pas de problème. Tout ce qui pouvait consumer son énergie contribuerait à entamer sa résolution.

– Vous me connaissez déjà, de la gare. Parlons un peu de vous.
Silence.

– Vous n'avez rien à me dire ? Laissez-moi vous aider un peu. Outre vos goûts intéressants en matière de bagages, nous savons que vous êtes vêtu comme un religieux. Et, par ailleurs, que vous portez du noir.

Silence.

– Ce qui nous apprend une chose vraiment importante : porter du noir est le signe que vous êtes un descendant direct du prophète Mahomet, la paix soit sur son nom.

L'homme réajusta ses poignets dans les menottes, mais garda le silence.

– C'est un honneur d'être en présence d'un homme issu d'une telle lignée, poursuivit-elle. Mais cela pose un problème que, peut-être, nous allons pouvoir élucider ensemble...

Le prisonnier ne pipa mot mais, pour la première fois, ses yeux se détachèrent de la silhouette au bout de la table, et il jeta un bref regard en direction de Keegan.

Se penchant au-dessus de la table, celle-ci empoigna la main gauche menottée de l'homme pour l'examiner sous la lumière pâle. Elle la retourna avec délicatesse pour étudier l'alliance.

– C'est que, voyez-vous, la quarante-troisième sourate du Coran stipule qu'on ne doit porter sur sa personne aucun ornement d'or²⁵.

Elle dévisagea l'homme. Difficile à dire. Peut-être des injections de mélanine pour foncer la peau et un peu de chirurgie esthétique pour modifier la mâchoire et les pommettes. Ce qui avait certainement dû laisser de petites cicatrices sous la barbe. Obtiendraient-ils un mandat pour le raser ?

– Ce qui signifie qu'aucun imam, surtout s'il est vêtu de noir, ne porterait jamais de bague en or.

Se penchant de nouveau, Keegan s'appuya alors de tout son poids sur le coude et l'avant-bras de l'homme. Plaquant sa main contre la table, elle arracha l'alliance de son annulaire. Un grognement de douleur étouffé s'échappa de la bouche de l'homme quand l'alliance l'écorcha juste au-dessus de la jointure. Était-il dur à ce point ? Ou bien shooté aux médocs ?

– Là, voilà, c'est mieux, reprit Keegan. Votre déguisement est corrigé.

Elle essuya l'alliance ensanglantée sur son pantalon puis la tendit sous la lumière. La faisant tourner lentement, elle lut tout haut l'inscription.

– *TR-MP, 23 juin, Amour éternel.*

Les pieds de la chaise du prisonnier raclèrent le plancher quand il changea de position, se tortillant pour tenter de gérer la douleur croissante qui irradiait sa main. Le filet de sang qui coulait de son doigt formait déjà une flaque sous ses mains menottées.

– « Amour éternel », s'amusa Keegan. Ça reste à voir... La prison à perpétuité, c'est le genre de truc qui met une relation à l'épreuve. Donc, à ce point de notre conversation, c'est le moment de répondre aux questions. Qui est vraiment l'homme mystérieux sous cette tunique noire ?

Ce fut l'observateur muet qui répondit à sa place.

– M. Thomas Reppley, demeurant au 114, Northwood Avenue à Sandford, dans l'Alabama.

La voix était parfaitement monocorde, le ton d'un analyste délivrant de simples données, inconscient d'être en train de totalement foutre en l'air le tempo et la fluidité de l'interrogatoire.

Keegan serra les dents de colère mais parvint à garder une expression neutre. Son premier barrage de questions avait soudain perdu toute pertinence, tout ça parce que ce connard venu se mêler de ce qui ne le regardait pas avait gardé pour lui des informations cruciales.

Même si ce connard l'ignorait, Keegan savait qu'il ne fallait jamais montrer le moindre début de discordance devant un prisonnier. De sorte qu'elle continua sur sa lancée, comme si cet échange avait été calculé.

– Donc, M. Thomas Reppley, demeurant au 114, Northwood Avenue à Sandford, dans l'Alabama... Comme vous pouvez le constater, le *qui* n'est pas un problème pour nous – malgré votre accoutrement.

Elle inclina la tête en direction de la silhouette plongée dans le noir.

– Nous en savons *beaucoup plus* sur vous que vous ne le pensez. Alors parlons du *pourquoi*. Nous savons que ce n'est pas votre foi sincère et profonde qui vous a fait venir d'Alabama pour cette petite mascarade sur la ligne du Freedom Rail. Il nous faut donc une autre réponse. Dites-moi, quelles ont pu être les motivations de M. Thomas Reppley ?

L'observateur s'exprima à nouveau sur le même ton inexpressif.

– Un gain financier potentiel. Il y a six jours, un dépôt d'un montant de 15 909 moneros a été effectué sur un compte du site de jeux en ligne Winner's Luck²⁶. Le compte était enregistré au nom d'un cousin par alliance de M. Reppley, Michael Simpkins. Ce qui est anormal, car M. Simpkins n'avait jusque-là déposé que des dollars sur ce compte, et pas une cryptomonnaie. Une enquête plus approfondie est recommandée.

Reppley écarquilla les yeux et postillonna une exclamation.

– Attendez. Je sais pas de quoi...

Cette fois, c'en était trop. Keegan était censée mener cet interrogatoire et elle n'aimait pas qu'on se paie sa tête, surtout devant un prisonnier. Mieux valait en rester là pour le moment et reprendre les choses de zéro une fois que ce connard serait de nouveau enfermé dans le placard qui lui servait de bureau.

– Vous voyez, Reppley, déclara Keegan en se dirigeant vers la porte, vous ne pouvez rien nous cacher.

Elle appuya sur l'interrupteur qui actionnait les lumières de la pièce.

Ce que Reppley vit alors devant lui le fit pousser un cri. C'était un hurlement de rage et de peur mêlées. Le prisonnier renversa la chaise en bondissant sur ses pieds et tenta de se libérer de la table, son instinct le poussant à se tenir aussi éloigné que possible de cette silhouette jusqu'alors invisible. Mais les menottes le maintenaient enchaîné à la table. Tandis que son corps s'agitait, comme pris de convulsions, le métal faisait pression sur sa peau et les menottes entaillèrent ses poignets, faisant couler le sang.

– Ah, putain ! grogna Keegan, son regard allant tour à tour de l'observateur à Reppley.

Elle jeta la bague, écœurée. Celle-ci émit un léger tintement en rebondissant contre la silhouette, à l'autre extrémité de la table.

Princeton University

Princeton, New Jersey

En matière d'amphithéâtre universitaire, on ne faisait guère plus mythique que le fameux McCosh 50¹. Outre le fait qu'il avait accueilli d'innombrables futurs sénateurs et autres grands patrons venus y exposer leur vision dans des domaines allant de l'économie à l'éthique (ou son absence), c'était là qu'Albert Einstein avait prononcé une série de quatre exposés devant un parterre de scientifiques venus des quatre coins de la nation. Peu après, ces conférences sur « la théorie de la relativité » étaient devenues un livre, et Einstein avait remporté le prix Nobel de physique.

L'auditorium n'avait pas beaucoup changé en un siècle. Quatre cents pupitres en bois y étaient disposés, ouverts sur la gauche et fermés sur la droite pour pouvoir poser votre coude en prenant des notes. Cela avait dû être une vraie torture pour les étudiants gauchers habitués à la mousse à mémoire de forme et au Mouvement pour un environnement d'apprentissage sans papier. Pourtant, le vieil homme appréciait que les pupitres soient restés, comme un rappel de la nature physique du savoir. Les études auraient dû être vécues comme un processus corporel d'amélioration.

Le vieil homme prit place au fond, sur la droite, d'où il avait une vue dégagée sur la classe. Il se mit à son aise sur le siège en bois, sortit un carnet noir à reliure cuir et commença à prendre

des notes dès que la conférence débuta. Sur sa gauche, un jeune homme au crâne rasé en combinaison de toile à manches longues, trop grande pour lui, des tongs orange aux pieds, jonglait avec quatre balles jaunes. Il y en avait toujours un comme ça – le bouffon qui voulait se faire remarquer.

Pourtant, personne ne lui prêtait attention, ce qui, songea le vieil homme, soulignait le haut niveau de ses condisciples mais aussi de l'orateur qui les captivait tant. Il était le digne héritier du glorieux passé de cette salle.

Le professeur J. P. Preston déambulait prestement sur l'estrade, bondissant d'un pied sur l'autre pour ponctuer ses arguments. Il portait un costume en stretch bleu nuit, une chemise sans col saumon et des mocassins bruns finement tressés, au cuir un peu élimé. De temps à autre, sa conférence divergeait vers des anecdotes au sujet de ce que lui avait confié le président américain à l'occasion d'une « petite sauterie » à Martha's Vineyard. Cela aurait pu paraître arrogant, mais chaque auditeur savait que Preston avait tourné le dos à des centaines de millions de dollars – littéralement –, en faisant de son noyau d'automatisation une plateforme en open source². Il avait écrit le logiciel formant le cœur du système d'exploitation d'à peu près toutes les machines automatiques et avait tout simplement décidé de laisser tout un chacun l'utiliser gratuitement.

Preston était en train d'expliquer son raisonnement, sa fervente conviction que la technologie pouvait servir le bien commun. Si les avocats pouvaient aider les gens sous la forme d'une aide juridique gratuite, et les médecins en pratiquant dans des cliniques sociales, pourquoi pas les experts en technologie ? Dans un monde fragile convulsé par la pauvreté, les guerres et la catastrophe écologique, l'humanité n'avait qu'un seul moyen de survivre : en créant, en bâtissant, en surpassant. C'était tout autant un sermon qu'une conférence. Et si le vieux avait encore été étudiant, cela aurait marché. Il aurait quitté l'amphithéâtre pour aussitôt aller défendre cette cause au côté du grand homme.

Mais il n'était plus étudiant. À la fin de la conférence, il se releva avec une douleur au bas du dos. Il regarda les élèves se presser autour du professeur, tous espérant se faire remarquer, pour pouvoir se vanter plus tard de lui avoir parlé un jour ou peut-être même trouver le courage de lui demander une recommandation. L'auditorium se retrouva bientôt vide. Le vieil homme traversa la salle et monta sur l'estrade. Il voulait savoir ce que ça faisait de contempler tous ces pupitres, ces regards adoreurs qui vous dévoraient. Mais les sièges étaient abandonnés. Lui, ces jeunes ne le connaîtraient jamais. Il ferma les yeux, écrasé par le poids de tout cet environnement.

Le vieil homme se dirigea vers le bureau de Preston. Nul besoin de demander sa route aux deux robots vandalisés, il suffisait de suivre les petites plaques apposées sur les murs pour se repérer dans le dédale de couloirs qui reliaient entre eux les bâtiments. Cela prenait plus de temps, mais ainsi il ne déplacerait pas le moindre électron dans aucun réseau.

Il frappa à la porte avec le pommeau en cuivre de sa canne. Pas de réponse, si bien qu'il frappa à nouveau – quatre coups, espacés selon un tempo régulier.

La porte s'ouvrit, et Preston apparut. Il portait une paire de Viz Glass bon marché, de celles que les gens enfilaient dans les grands festivals en plein air comme le Burning Man, ou lorsqu'ils travaillaient sur un site industriel. Par-dessus l'épaule de Preston, le vieil homme aperçut, accrochée dans un vieux cadre, une couverture du *New York Times Magazine*. Il allait parler mais se ravisa. Puis il sourit, constatant que Preston avait légèrement agrandi l'image de cette couverture afin que ses visiteurs puissent lire plus facilement les éloges dont on le couvrait.

– Je suis désolé de débarquer ainsi à l'improviste, mais je viens d'assister à votre conférence. Nathaniel Ludd – je suis un grand admirateur de votre travail, professeur, ajouta le vieil homme³.
Le genre qui vous change une vie.

Le professeur ôta ses lunettes un instant, le jaugeant. Était-ce là un milliardaire excentrique susceptible de faire une donation

propice à la recherche ? La chance qui frappait à sa porte ? Ou bien l'un de ces pseudo-intellectuels oisifs qui erraient sur le campus, faisant perdre leur temps aux autres ?

– Eh bien, bonsoir, finit-il par répondre. Ravi de faire votre connaissance, mais je suis très occupé – je fais tourner un modèle qui a besoin d'un baby-sitter jusqu'à son adolescence. Pourriez-vous revenir durant mes heures de bureau ? La règle est la même pour les visiteurs extérieurs et les étudiants.

Le vieil homme se raidit ostensiblement devant cette résistance. À tel point que Preston recula d'un demi-pas. Alors, le visage du vieil homme se détendit en un sourire.

– Je parie que ce n'est jamais le bon moment avec quelqu'un comme vous, et je sais très bien ce que c'est, professeur. Je vous promets que ça ne durera qu'un instant, si vous voulez bien me l'accorder. Je suis très intéressé par l'ADS, votre système de décision automatisé, et la manière dont il s'est inspiré du modèle open source de Linux. Il n'y a sans doute pas grand-monde qui s'en souviennent, mais moi, ça a changé ma vie.

– Oh... Vous connaissez donc mon point faible. Comment ne pas accueillir un ancien qui veut parler de l'ADS *et* de Linux ? répondit Preston. Je vous accorde quelques minutes, alors. Entrez et excusez-moi pour le désordre.

Preston fit pivoter ses étroites épaules et invita le vieil homme à entrer. Le mot « désordre » était encore une minauderie. Sur le mur fraîchement repeint était affichée une photo agrandie de Preston en plein trekking himalayen, hanches et genoux enveloppés d'un exosquelette destiné à alléger la charge – la technologie permettant à l'homme de conquérir de nouveaux espaces sans les sacrifices qui donnaient toute sa valeur à ce genre d'entreprise. Une série de photos plus petites le montrait en compagnie du président des États-Unis, du secrétaire général de l'ONU et de diverses sommités du secteur technologique. Le vieil homme remarqua une infime fissure dans le plâtre du mur, qui semblait relier les clichés entre eux. Le bureau sentait le propre, pas un reste de nourriture ni la moindre chaussette sale en vue. Une

projection représentait le modèle en réalité virtuelle qu'il était en train de faire tourner. On aurait dit une mosaïque de carreaux, disposés par paires. Preston plongea la main dans le faisceau, la fit glisser latéralement comme s'il essayait des miettes sur une table, et la projection disparut. Puis il remonta prestement les lunettes sur le haut de son crâne avant de s'asseoir, son regard se faisant plus doux.

– Ramen et Red Bull. L'ADS n'aurait jamais existé sans ces deux dons du ciel. J'étais étudiant de troisième cycle au MIT et je passais l'été à Washington, où j'étais censé travailler pour la NASA, quand toutes les subventions recherche et développement ont été suspendues à cause de cette fameuse crise au Congrès autour du budget fédéral. Vous vous rappelez, quand ils ont cessé de rembourser la dette pendant deux mois ? C'était à ce moment-là et je me suis retrouvé fauché et mort de faim – littéralement. Mais alors un autre étudiant, qui travaillait sur les rames automatiques du métro de Washington, m'a confié qu'ils avaient des fonds inutilisés et qu'il pouvait me les obtenir. Ce n'était pas grand-chose, mais ça m'a permis de faire le plein de calories et de lignes de code.

– Et au bout du compte, ça vous a mené jusqu'ici, commenta le vieil homme.

– Tout à fait, acquiesça Preston, puis il soupira, visiblement perdu dans ses souvenirs. Si je n'avais pas bossé sur ce vieux logiciel d'ADS, je n'aurais jamais décroché de poste à l'université.

– Et ma femme et mon fils seraient toujours vivants aujourd'hui, ajouta le vieil homme.

Preston l'étudia, interloqué, ne comprenant toujours pas ce qu'il avait fait tant d'années en arrière, au moment où le pommeau en cuivre de la canne vint s'écraser sur son visage. L'impact brisa en deux les lunettes RV, les envoyant valdinguer sur le plancher, et un jet de sang éclaboussa le mur au-dessus du poste de travail, dessinant une flèche écarlate pointée vers le ciel. Un autre coup. Puis un autre. Le vieil homme s'acharna jusqu'à ce que la canne

succombe à sa rage dans un craquement, la boule de cuivre roulant au sol.

Le vieil homme resta figé au-dessus du corps, contemplant ce qu'il venait de faire. Le cadavre ne ressemblait pas à ce qu'il avait imaginé pendant toutes ces années – nulle expression apeurée ni accusatrice sur le visage de Preston. Rien que le chaos suivant cet acte qui devait être accompli. C'est alors qu'il comprit qu'il n'aurait même pas besoin des lingettes stériles qu'il avait apportées au cas où il vomirait.

Il écarta d'un coup de pied le fauteuil de Preston et plaça un rectangle noir à côté de l'ordinateur, sur le bureau. Pendant que le disque dur téléchargeait les fichiers de Preston, l'homme enleva à la hâte sa belle chemise bleue et son pantalon vert, tachés de sang. Puis il décolla son masque en silicone imprimé en 3D⁴. Celui-ci avait été conçu sur la base d'un algorithme capable de générer le visage ultra-réaliste qu'une IA avait inventé en mixant les traits de diverses célébrités⁵.

Les lentilles de contact se rendirent plus difficilement, déclenchant un torrent de larmes. Ce n'était pas la douleur d'avoir pris une vie, non – rien que le modeste prix d'une chose qui devait être faite.

Il perdit en âge l'équivalent d'une génération entière en se glissant dans un jean gris moulant et une doudoune bouffante en nylon noir. Il troqua ses chaussures pour une paire de baskets, mais lestées du côté gauche, ce qui modifierait son pas et tromperait les logiciels de reconnaissance de la démarche⁶. Puis il s'attaqua au problème de la reconnaissance faciale, enfournant dans sa bouche un dentier dont les dents du haut penchaient vers l'avant. D'une petite pochette d'aluminium, il sortit une lingette humide et la passa sur ses joues, ses lèvres et son menton⁷. Le maquillage antisurveillance de la fille du train était simplement une histoire de look. Les gens qui ne faisaient pas juste semblant de se rebeller utilisaient ce genre de lotion pour la peau contenant de microscopiques perles réfractrices. Celles-ci, invisibles à l'œil nu, déformaient l'imagerie des caméras au niveau des pixels.

C'était la seule manière d'être vraiment libre dans ce monde d'algorithmes destinés à identifier les humains et à les suivre à la trace. Le fait qu'à l'origine ces algorithmes avaient été peaufinés en prison, les détenus payés une bouchée de pain pour entraîner les dispositifs d'IA constituant une main-d'œuvre bon marché⁸, collait finalement assez bien.

Des pas résonnèrent dans le couloir et s'arrêtèrent devant la porte. L'homme se figea. Il sentit sa poitrine se serrer et tendit les muscles de son ventre pour réprimer la nausée qui menaçait. Étrange. Il analysa cette sensation, une réaction à comprendre tout autant qu'à combattre. Ce n'était pas le fait d'avoir tué Preston qui l'avait provoquée, raisonna-t-il ; la pensée qu'il allait peut-être devoir récidiver aussi vite, voilà ce qui lui avait retourné le ventre.

N'ouvre pas cette porte, intima-t-il intérieurement à celui ou celle qui se trouvait de l'autre côté. Il savait que la chance jouait un grand rôle dans la vie – elle décidait si vous attrapiez telle ou telle maladie, ou même si la foudre vous tombait dessus. Mais la mort de son épouse et de son fils, c'était autre chose. Derrière tout ça, il y avait du code. Il y avait une causalité. Il y avait Preston. La main de Dieu n'avait pas agi lorsque leurs deux corps s'étaient retrouvés broyés dans les trente-neuf tonnes de métal de cette rame du métro de Washington. Alors qu'ils venaient le retrouver. À son travail. Où lui-même écrivait des lignes de code.

Un coup discret sur le panneau en bois, faisant à peine vibrer le chêne. La voix timide d'un jeune homme.

– Professeur ? C'est Marshall Winters. Je sais que j'arrive avant les heures de bureau, mais auriez-vous un moment pour parler de mon projet de recherche ?

Silence.

Un autre coup.

L'homme s'agenouilla doucement, ramassant sans bruit le manche de sa canne. Des éclats de bois, telles de minuscules dents ensanglantées, à l'endroit où se trouvait tout à l'heure le pommeau en cuivre. Un simple outil. L'arme originelle de l'homme. Allait-il devoir s'en servir de nouveau ?

Une autre minute passa, puis la voix timide, tout bas :

– Professeur Preston, si vous êtes là, je reviendrai pendant vos heures de bureau... Je suis désolé de vous avoir dérangé.

Un soupir vaincu, audible à travers l'épaisse porte en chêne.

L'homme attendit une minute encore, comptant à rebours sur sa montre. Ce n'était pas l'une de ces nouvelles Watchlet ni même un vieux modèle connecté. Non, juste une montre automatique en acier, robuste, qui n'affichait même pas la date. Tandis que l'aiguille des secondes parcourait sans heurt le cadran, il prit une respiration toutes les cinq secondes pour se calmer.

Il était temps de partir.

Mais quand il agrippa la poignée de la porte, ses mains furent prises de tremblements incontrôlables. L'espace d'un instant, il ne se rappela même plus où il était. Ce n'était pas le poids de ce qu'il venait de faire, mais pourquoi il s'était retrouvé là. Tandis qu'il se courbait en deux, le sang lui montant à la tête, cette image se fit aussi claire que s'il l'avait vue en réalité virtuelle dans le casque de Preston. Ils étaient dans leur rue bordée d'arbres, sa femme et lui tenant leur fils par la main. Celui-ci n'aimait pas toucher les lignes du trottoir avec ses pieds, alors ils le soulevaient par les bras, transformant son pas craintif en des bonds d'allégresse. Ce jour-là, un camion de pompiers était passé, et son fils s'était arrêté pour lui adresser un salut militaire. Le chauffeur avait allumé les gyrophares, un éclat rouge pour s'amuser, et avait levé son pouce vers son fils. Le petit avait été si excité, et même inquiet que ses parents aient pu rater le plus beau moment de sa vie.

– T'as vu, papa ?

Ils étaient morts le lendemain.

Le souvenir s'évapora, et ses mains se calmèrent. Un dernier regard autour de la pièce vint le satisfaire. Justice était faite. C'était légitime. Preston et d'autres comme lui avaient mené leur vie selon un certain code, et celui-ci était brisé. Ils célébraient le concept de « bouleversement », parce qu'ils ne s'estimaient pas vraiment responsables des conséquences de leurs actions⁹. À partir de maintenant, cela allait changer.

Il était sur le point d'ouvrir la porte quand il se ravisa. Là, dans le coin. L'homme tendit sa main désormais ferme derrière le bureau de Preston, pour récupérer le pommeau de cuivre qui s'était détaché de sa canne. D'un geste sûr, il l'enveloppa dans un gant en plastique et glissa celui-ci dans sa sacoche avec le disque dur, prenant soin de ne pas mettre de sang sur ses mains.

Centre de détention interne spécial du FBI

Reston, Virginie

Le robot était plus petit qu'un humain moyen. Trois arêtes métalliques noires pareilles à des cordes couraient le long de sa tête, antennes qui ressemblaient presque à des tresses africaines. Ses yeux gros comme des pièces d'un dollar étaient d'un bleu tirant sur le vert – Keegan supposa que la programmation du robot reproduisait la couleur des yeux de la personne qui le regardait –, nichés dans un crâne ovale en métal et en céramique, de la taille d'un ballon de basket. Un nez anguleux doté de narines, choix de conception qui représentait sans doute la meilleure combinaison possible entre forme et fonction en termes de ventilation, scindait en deux le visage du robot. Il n'avait pas de bouche, ce qui rappela à Keegan ce masque de *nō* japonais qu'elle avait vu dans la Freer Gallery de la Smithsonian Institution. Mauvais design, songea-t-elle. On aurait facilement pu intégrer d'autres capteurs à cet endroit.

La « peau » du robot absorbait la lumière crue projetée par les tubes fluorescents du plafond. Cela créait un effet très particulier, comme un vide planté au centre de la pièce. Criblé de petits points quasi imperceptibles, le matériau gris semblait presque fragile, comme une coquille d'œuf. Keegan devina, cependant,

que c'était tout le contraire. Un composite céramique probablement, plus léger et plus solide que l'acier. Ce robuste matériau gris recouvrait le dessus des mains du robot, mais les doigts eux-mêmes étaient noirs, sans doute une sorte de caoutchouc pour mieux agripper.

Keegan penchait la tête de côté pour tenter d'apercevoir sous la table les vérins du robot, s'imaginant qu'il pouvait marcher, quand elle se rendit compte que les cris de Reppley s'étaient calmés en quelque chose qui ressemblait davantage à une plainte. Elle se tourna de nouveau vers l'homme. Morve et salive coulaient dans sa barbe, et il se balançait d'avant en arrière, tentant de s'éloigner de la table, mais hurlait chaque fois que ses mains butaient contre les menottes. Il ressentait sans doute maintenant la douleur de s'être quasiment brisé les poignets à force de se débattre. Il y avait également cette odeur distincte, la même qu'à l'entrée de la gare.

– Non mais, regarde-toi ! lui lança Keegan en se levant pour partir. Reste là. Je reviens tout à l'heure pour évaluer la situation.

– Compris, agent Keegan, répondit le robot.

– Je te parle pas, le robot, rétorqua Keegan. Je parle à l'humain.

Noritz attendait dans le couloir, l'air désolé, soucieux de tempérer l'explosion inévitable de Keegan.

– Je vous jure que je n'étais pas courant, déclara-t-il. Vous étiez déjà entrée quand j'ai reçu un message m'annonçant qu'il y aurait un observateur dans la pièce, et on m'a catégoriquement interdit de vous prévenir.

– C'est n'importe quoi, tout ça. Et vous le savez très bien, rétorqua Keegan. Totalement inacceptable. On ne fait pas de la rétention d'informations aussi cruciales, sans parler d'introduire un élément pareil dans un interrogatoire initial. Vous avez vu comment il a pété les plombs, comme s'il croyait que le robot allait le torturer... Quand nous sommes dans la pièce, c'est *nous* qui mettons la pression sur le suspect, pas les machines. On n'est pas à Pékin, où on peut juste lâcher un robot sur les prisonniers. Putain, mais qu'est-ce qui leur prend, ici ?

– Je comprends que vous soyez en colère, Keegan, mais vous vous en prenez au mauvais échelon, répondit Noritz avec un calme délibéré. Encore une fois, ça n'était pas *ma* décision. Mais heureusement, *vous* allez pouvoir faire part de vos réserves à ceux qui l'ont prise. Ils nous attendent dans la salle de réunion.

Il marqua une pause et son vernis bureaucratique se fissura légèrement, l'agent de la police d'État de Pennsylvanie remontant à la surface.

– Toutefois, je vous conseille de retrouver votre putain de sang-froid avant de les rejoindre.

Keegan suivit Noritz le long du couloir, jusqu'à la salle de réunion, bouillonnant en silence. Quand ils entrèrent dans la pièce, une cohorte d'agents haut placés du FBI et de fonctionnaires du ministère de la Justice les attendaient autour de la table. Keegan en connaissait certains de vue, l'agent spécial en charge de la région de Washington, patron du patron de Noritz, ainsi que le directeur de la Division de la sécurité nationale dépendant du Bureau du procureur de Washington, qui avait compétence sur les affaires de terrorisme¹⁰.

Des lunettes RV étaient posées devant chacun d'eux, à l'exception d'un homme en costume sombre assis au bout de la table, lequel portait encore les siennes et continuait de faire part de ses commentaires en direct. Apparemment, tous avaient suivi l'interrogatoire à travers les yeux du robot.

– Regardez-le pleurnicher ! Je ne voudrais pas passer pour un vieux de la vieille, mais les terroristes, aujourd'hui, c'est plus ce que c'était.

Son assistant lui tapota l'épaule et il ôta ses lunettes – Keegan reconnut le directeur adjoint du FBI. Kamal Bosch était le numéro 2 du Bureau et, surtout, il occupait le plus haut rang qu'un agent du FBI pouvait atteindre sans avoir besoin d'une nomination présidentielle suivie d'un vote au Sénat. Ce qui faisait de Bosch non seulement le référent ultime de toutes les grandes enquêtes et autres crises du FBI, mais aussi son garant

institutionnel, le gardien suprême, en interne, de ce que le Bureau était censé être.

Bosch leur fit signe à tous les deux de s'asseoir, d'un geste de la main qui indiquait dans le même temps aux deux agents haut placés qu'ils devaient se lever et aller prendre place sur les chaises alignées le long du mur et réservées aux observateurs subalternes.

– Approche agressive, agent Keegan. Non seulement lors de l'arrestation aujourd'hui à Union Station, mais dans cette pièce avec le suspect. C'est du bon travail.

Bosch semblait sincère, mais venant d'un fonctionnaire de si haut rang en costume trois pièces, ces mots laissèrent tout de même Keegan sur ses gardes. D'autant plus que le costume qu'il portait était en laine véritable. Keegan distinguait aussi, vaguement, l'odeur de son eau de Cologne, *Confiance*, qui contenait des phéromones censées influencer les gens¹¹.

– Tous les deux, vous avez vraiment... Je ne crois pas avoir jamais vu un suspect craquer aussi vite.

– Merci, mais...

– Keegan, intervint Noritz, tentant d'arrêter son agente avant qu'elle n'aille trop loin.

– Non, dit Bosch en passant sa main sur son crâne rasé. Laissez-la poursuivre. Tous, ici, nous sommes redevables à l'agent Keegan, bien plus qu'elle ne l'imagine.

– Monsieur, reprit Keegan. Avec tout le respect que je vous dois...

– Non, *ça*, je ne le permettrai pas, agent Keegan, coupa sèchement Bosch. Je sais ce que vous entendez vraiment par là. Dites ce que vous avez à dire, c'est tout.

– Je m'excuse, monsieur le directeur adjoint... mais ce qui vient de se passer, c'est vraiment n'importe quoi.

Noritz laissa échapper un léger grognement à côté d'elle, mais ne dit rien.

– Voilà qui est mieux, répondit Bosch en croisant les bras comme pour prononcer un jugement. Et sur quoi se fonde cette évaluation, agent Keegan ?

– Deux éléments, monsieur. Le premier, c'est que cette machine a pris le contrôle de mon interrogatoire.

– Ce n'est pas vrai. Le système a simplement fourni une information-clé en temps réel, protesta un homme maigre assis à trois chaises de Keegan.

La quarantaine, grand, mais sa taille soulignait encore davantage sa fragilité apparente. Il portait un costume noir comme la plupart des autres, mais le sien était égayé par une chevelure cyan qui virait du vert au bleu selon l'angle de la lumière. D'un côté, c'était fascinant, le moindre de ses mouvements de tête modifiant la couleur. C'était aussi, à l'évidence, de la pure frime, commune chez les civils mais encore inhabituelle au sein du FBI. Mais le détail le plus révélateur, c'était la manière dont ses mains formaient un triangle sous son menton, comme s'il avait jusque-là analysé la conversation plutôt que simplement l'écouter. C'était un signal délibéré indiquant que s'il était assis à cette table, il appartenait cependant à un autre corps de métier que les enquêteurs et les juristes réunis dans cette salle. Un profileur, très probablement.

– Agent Keegan, puisque vous ne nous avez pas laissé le temps de faire les présentations, voici le docteur Sander Modi, de l'Unité d'analyse comportementale n° 5... qui n'est manifestement pas d'accord avec vous, intervint Bosch.

Ce qui répondait à deux questions. D'abord, qui il était. L'Unité 5 était, au sein du FBI, la section dédiée à la recherche du Centre national d'analyse des crimes violents (NCAVC)¹². Une expérience commencée dans les années 1970 avec les profileurs psychologiques traquant les tueurs en série, avant d'intégrer tout ce qui, dans diverses sciences, était susceptible d'aider le Bureau.

Ensuite, Bosch venait de livrer une part essentielle de sa propre psychologie. Il faisait partie de ces cadres aimant qu'on débâte d'un problème devant eux, en se donnant le rôle du juge froid et rationnel, alors qu'il avait probablement déjà tranché.

– Je suis désolée, mais aucun de vous, y compris le docteur Modi, n'était présent *dans* cette pièce. La RV vous donne

l'impression d'être là, mais ce n'est pas le cas. Tout est différent, là-dedans. Tout interrogatoire repose sur la lecture émotionnelle du suspect. Et votre engin a juste complètement détraqué l'état émotionnel de cet individu. Tout ce que nous avons obtenu de Reppley, nous aurions pu l'obtenir par d'autres moyens, sans le robot... et sans ce pétage de plombs.

– Que répondez-vous à cela, docteur Modi ? interrogea Bosch, sourcils froncés.

– À vrai dire, ce « pétage de plombs » constitue justement l'information-clé évoquée tout à l'heure. L'agent Keegan a reçu les données relatives à l'identité du suspect beaucoup plus rapidement que cela n'aurait été possible autrement, aucun doute là-dessus ; surtout, dans le contexte en évolution constante de cette enquête en cours, elle les a reçues *dans la pièce*, pour reprendre son expression.

Keegan acquiesça ; le docteur Modi avait brillamment esquivé son principal argument.

– Mais ce qui est plus notable, poursuivit-il, c'est ce qui s'est passé ensuite. Vous noterez que le système a détecté un niveau de phéromones tout à fait inhabituel. Le degré de peur manifesté par le prisonnier était disproportionné et ne correspond à aucun des modèles fondés sur le scénario de son arrestation. Sans le robot, nous n'aurions pas pu induire cette réaction.

– Sa réaction a été de péter les plombs. Ne le font-ils pas tous ? rétorqua Keegan.

Mais en son for intérieur, elle savait que ce n'était pas le cas. La vérité, c'était que l'effondrement soudain de cet homme mûr l'avait davantage perturbée que l'apparition surprise du robot. Elle avait déjà vu des adultes craquer, mais toujours à la suite d'un traumatisme venu les frapper comme une foudre émotionnelle – lorsqu'ils nettoyaient au tuyau d'arrosage le sang laissé dans un véhicule blindé par leur pote tué au combat, ou recevaient un message vidéo annonçant que leur mère était morte à des milliers de kilomètres. Cette fois, c'était différent : Reppley avait perdu

tous ses moyens à la simple idée de se retrouver enfermé dans une pièce avec un robot.

– Là, vous êtes dans les cordes, agent Keegan, fit remarquer Bosch. Et vous le savez. Le docteur Modi a raison, à la fois sur l'obtention de ces données utiles en temps réel, et sur le fait qu'un suspect qui « craque » est en soi un détail révélateur. Quel était donc votre second sujet d'inquiétude ?

– Ce qui m'ennuie, c'est que même si vous teniez vraiment à mettre un système dans cette pièce avec moi, j'aurais dû être mise au courant. Vous ne pouvez pas traiter ce genre d'interrogatoire en direct comme une sorte d'expérience, en m'enfermant là-dedans, à froid, avec un *objet*.

– Eh bien en fait si, agent Keegan, je peux. Le but, c'était justement l'expérience, rétorqua Bosch. Cet objet est une machine capable d'apprendre, comme vous, et, comme l'ont prouvé les événements d'aujourd'hui, elle le fait sacrément bien. Vous êtes tous deux rentrés « à froid » dans cette pièce – sans aucune idée de ce qui vous attendait –, et ça ne vous a pas empêchés de faire équipe pour obtenir un meilleur résultat. Ce que nous voulons savoir, maintenant, c'est si la chose peut être répétée. Je crois que le mieux, c'est que les agents Keegan, Noritz et moi-même sortions faire un tour. Voulez-vous bien apporter TAMS et vous joindre à nous, docteur Modi ?

En sortant, Noritz gratifia Keegan d'un regard lui faisant comprendre qu'il valait mieux pour elle qu'elle se plie à tout ce que le directeur adjoint avait en tête, et qu'elle la ferme.

Ils quittèrent la zone des cellules de détention en silence pour entrer dans l'atrium de l'ancien centre commercial, qui donnait l'impression d'être baigné d'une pâle lumière sous-marine, à cause de la pellicule verdâtre qui couvrait les verrières, tout là-haut. Les bacs à fleurs de l'atrium étaient vides, et l'absence de détritus à l'intérieur témoignait de l'extrême rigueur avec laquelle les dispositifs hautement automatisés du DSDF entretenaient les lieux.

Bosch reprit la parole, s'adressant à Keegan. À ce niveau d'autorité, un directeur adjoint du FBI ne se souciait guère de l'infime différence de grade entre Noritz et son agente. Tous deux n'étaient à ses yeux que des rouages interchangeables de l'organisation bureaucratique. Le visage de Noritz demeura impassible, mais Keegan le connaissait suffisamment pour savoir que cela le tuait intérieurement.

– Agent Keegan, j'ai une proposition pour vous, qui va vous retirer de cette affaire mais pourrait potentiellement se révéler beaucoup plus importante pour le Bureau...

Keegan hocha la tête, sur ses gardes. C'est elle qui avait mis le grappin sur Reppley, et elle avait un peu l'impression que ce dossier lui revenait. Celui-ci promettait par ailleurs d'être sa plus grande enquête depuis qu'elle était entrée au FBI.

– Ce que vous avez rencontré aujourd'hui, vous et ce pauvre M. Reppley, est un produit du complexe militaro-industriel, que le Congrès, dans son infinie sagesse, nous a chargé de tester dans un nouvel environnement. Si j'en crois vos états de service, vous avez servi dans les Marines et avez travaillé sur le terrain avec des systèmes automatisés...

– Oui, je faisais partie de la police militaire, mais au sein des Marines, nous sommes tous des combattants. Chaque escadron comporte un opérateur en charge des systèmes. C'était mon rôle ; en gros, j'étais l'instructrice de robots de mon unité, je gérais les dispositifs terrestres de détection des engins explosifs improvisés et je lançais des microdrones pour escorter les convois. Mais rien d'aussi sophistiqué.

– Eh bien, parmi tous nos agents de terrain du Bureau de Washington, cela fait quand même de vous l'un de nos meilleurs experts. J'imagine que c'est pour ça que l'algorithme vous a désignée – n'est-ce pas, docteur Modi ?

– Oui, répondit-il. Nous avons pris en compte divers facteurs, allant de l'expérience à l'historique des affaires traitées, mais cet élément a été prépondérant.

Tandis qu'il parlait, le robot de la salle d'interrogatoire émergea du couloir du centre de détention. Keegan remarqua que ses pas faisaient moins de bruit que ceux d'un humain sur le carrelage de l'ancienne galerie commerciale – sans doute le même matériau que celui des doigts, pour amortir.

Elle estima la taille du dispositif à un mètre cinquante, neuf centimètres de moins qu'elle. Comme elle s'y attendait, les formes humaines de sa partie supérieure s'accompagnaient bien de deux jambes ; tout autre design aurait été perçu comme monstrueux, faisant basculer le robot du bizarre au carrément flippant. Ce qui ne voulait pas dire pour autant que ses concepteurs l'avaient cantonné aux limites humaines. Les articulations des hanches et des genoux étaient en effet circulaires, un peu comme des roulements à billes géants, ce qui devait leur permettre de pivoter dans toutes les directions, mais elles étaient actionnées par des genres de tendons, sans doute contrôlés par des algorithmes d'IA bio-inspirés¹³. De manière similaire, il possédait des pieds et des orteils, mais les pieds étaient également connectés à une articulation-roulement à billes, au lieu de la plante courbe caractéristique des pieds humains, et les orteils se déployaient selon un angle destiné à régler les problèmes d'équilibre rencontrés par les premiers systèmes automatisés. C'était un mélange d'évolution et d'ingénierie.

– Ah, le voilà ! s'exclama Bosch. Agent Keegan, je vous présente TAMS, votre partenaire pour cette petite expérience. TAMS, présente-toi.

La tête du robot se tourna vers Keegan et Noritz dans le léger ronronnement de ses servomoteurs.

– Je suis un système de mobilité autonome tactique – TAMS, en abrégé, annonça le robot. Ravi de faire votre connaissance.

– Sacrée prouesse technologique, apprécia Noritz.

Il s'approcha du robot, scrutant le fond de ses yeux. L'opinion de Keegan se révélait bien moins romantique : *Il aurait fallu le faire quadrupède*. Les meilleurs robots avec lesquels elle avait travaillé dans les Marines étaient dotés de quatre pattes ; ils pouvaient

en perdre une et continuer d'avancer. Le seul désavantage de ce design en forme de chien, c'était que les Marines finissaient par s'y attacher¹⁴.

Bosch se remit à marcher et les quatre autres lui emboîtèrent le pas, la machine restant un peu en retrait.

– TAMS a d'abord été créé dans le cadre d'un programme commun de la DARPA et de la HSARPA, ces agences chargées de développer de nouvelles technologies à usage militaire, à la fin de la dernière décennie. Puis des groupes privés sont intervenus. Toutefois, malgré toute l'excitation et les jolies vidéos de marketing balancées sur YouTube, ce projet n'a jamais réussi à franchir la « Vallée de la Mort » contractuelle permettant de passer du statut de prototype à celui d'une acquisition officielle par le ministère de la Défense. Contrairement aux scénarios des films avec lesquels nous avons grandi, il s'est trouvé que les robots Terminator n'étaient pas l'avenir de la guerre.

– Tout à fait. Nous nous en sommes rendu compte assez vite. Un plus gros robot n'est qu'une cible plus grande, avec davantage de risques de détérioration, répondit Keegan. Nous avons besoin qu'ils aillent dans des endroits et fassent des choses inaccessibles aux humains, pas qu'ils se contentent de reproduire ce que l'armée pouvait déjà forcer un humain à faire.

– Cependant, reprit Bosch, même si les militaires n'en ont pas voulu, la notion de fonds perdus n'existe pas dans les programmes fédéraux, et TAMS, ici présent, a quelques partisans haut placés au sein du Congrès.

– Qui viennent, laissez-moi deviner, de la baie de San Francisco ? intervint Noritz, tentant de s'immiscer dans la conversation.

– Mieux placés encore, répondit Bosch. Dans la commission du budget. Le résultat, c'est que nous sommes en train d'étudier la pertinence d'une utilisation de TAMS au sein des agences fédérales de maintien de l'ordre. Outre le bureau de Washington, onze autres antennes du FBI vont déployer ce dispositif de manière d'abord expérimentale. C'est là, comme votre excellent sens humain de

l'observation vous aura permis de le déduire, j'en suis sûr, que j'espère pouvoir vous faire intervenir.

– Vous avez besoin de moi pour réaliser un stress test, déclara calmement Keegan.

– Un quoi ? demanda Noritz.

– Pourquoi tu ne réponds pas toi-même, hein, le robot ?

Elle se tourna vers Modi, qui acquiesça d'un hochement de tête.

– TAMS, ordonna-t-il. Explique à l'agent Noritz ce qu'est un « stress test ».

– Un stress test se définit comme une « opération consistant à faire fonctionner dans des conditions extrêmes un dispositif, tel qu'un ordinateur, pour en détecter les défauts ou les dysfonctionnements avant sa mise en service », répondit la machine.

Réciter la définition du dictionnaire n'avait rien d'un tour de force, mais un détail ressortait : Keegan remarqua que l'intonation du robot n'était plus la même que dans la salle d'interrogatoire. Elle supposa qu'il en avait sélectionné une dont les recherches avaient montré qu'elle était la plus adaptée à une conversation avec un agent du FBI. Au moins, songea-t-elle, il n'avait pas cette voix de femme insupportablement sexiste que l'intelligence artificielle de tous les anciens assistants automatisés adoptait systématiquement par défaut¹⁵.

Tandis que le robot s'exprimait, ils s'arrêtèrent pour l'écouter devant un magasin de cuisines haut de gamme qui n'avait pas encore été reconverti en espace de bureaux. Ses vitrines affichaient toujours des promotions « Avant fermeture ».

– Oui, un stress test, confirma Bosch. Le terme convient parfaitement, d'ailleurs. Que les choses soient claires : le but de cette expérience est d'obtenir des réponses, pas de faire plaisir aux bailleurs de fonds du Congrès. Ce que je veux, ce sont des données concrètes. Je veux un retour de terrain pour savoir si cette technologie est bonne pour le Bureau... ou pas.

En prononçant ces deux derniers mots, Bosch planta ses yeux dans ceux de Keegan. Fallait-il y voir le signe que, contrairement à ce qu'il venait d'affirmer, cette expérience avait une mauvaise

réponse et une bonne – celle qui permettrait aux agents en chair et en os du FBI d’avoir encore un avenir, contrairement à tous leurs frères humains ?

– Mais nous pensons vraiment que TAMS vous sera utile, intervint Modi, ajoutant aussitôt ce qu’il estimait être une précision nécessaire : en tant qu’aide à l’observation et à la décision. Ce qu’un système d’IA peut apporter à un agent est similaire à ce qu’il apportait jusqu’ici à un soldat sur le champ de bataille ou à un trader à Wall Street : collecte, organisation et analyse des informations à la vitesse d’un ordinateur¹⁶. Il ne s’agit pas de remplacer l’humain, mais de le libérer¹⁷. Envisagez cela comme une intelligence non pas artificielle mais *augmentée*. Il nous est impossible, à tous, de suivre le rythme de ce que contiennent les flux, le cloud, en plus de tout ce qui nous entoure. Par conséquent, vous avez besoin que ces données soient rendues opérationnelles.

– C’est vrai, approuva Noritz, intervenant dans leur échange. Keegan est sans doute mon meilleur agent de terrain, mais même elle a de la peine à gérer tout ça. D’ailleurs, elle a dû se déconnecter du réseau à Union Station...

– Quand il y a trop de données, cela devient un handicap. Tous vos designers et vos programmeurs ne se sont jamais fait tirer dessus, ça se voit, renchérit Keegan, agacée que Noritz ait pu dire qu’elle avait du mal à s’en sortir. Parfois, il faut débrancher tout ça et regarder vraiment ce que vous avez en face de vous. C’est de cette manière que j’ai réussi à identifier le suspect.

– Tout à fait, répondit Bosch d’un ton emphatique. C’est pour cette raison que nous espérons de tout cœur que vous accepterez cette mission. Et alors que nous sommes en train de tester des dispositifs TAMS dans d’autres bureaux, vous, vous êtes ici avec nous – ce qui prouve bien que votre jugement a une tout autre valeur à nos yeux. Nous avons besoin de savoir si TAMS représente une gêne ou si, pire, il risque de mettre en danger l’agent qu’il accompagne ou n’importe qui d’autre. Si tel est le cas, et que cette machine ne peut pas accomplir sa tâche comme il se doit, alors nous ferons intervenir nos propres alliés au Capitole

pour qu'ils enterrent ce programme. Alors apprenez à connaître ce robot, montrez-lui comment vous estimez que le boulot doit être fait. Et restez hors des projecteurs.

Keegan planta son regard dans celui de Noritz et vit à quel point celui-ci souhaitait l'entendre dire oui.

– Mais n'oubliez pas une chose, agent Keegan, précisa Modi : TAMS est un système capable d'apprendre. Vous pouvez évaluer ses capacités, mais c'est finalement vous qui allez vraiment pouvoir nous montrer ce qu'il peut et ne peut pas faire. Au bout du compte, s'il échoue, ce sera en partie à cause de vous, de ce que vous lui avez appris. Vous comprenez la responsabilité qui vous incombe ?

Avant que Keegan ait pu répondre, Bosch s'interposa.

– Agent Keegan, il y a toujours un moment où nous réalisons pleinement ce que signifie la notion de responsabilité au sein du FBI. Pour certains, c'est une épreuve vécue personnellement qui, s'ils parviennent à la surmonter, sert de révélateur. D'autres l'apprennent à moindre coût, par le biais d'une anecdote. Lors de ma deuxième année au sein du Bureau, j'avais un supérieur qui avait appartenu à l'équipe de protection rapprochée du directeur du FBI, J. Edgar Hoover. M. Hoover avait beaucoup d'ennemis et à peine une poignée d'amis. J'imagine que vous le saviez...

– Oui, monsieur.

– Bref, ce type dont je vous parle est alors le plus jeune agent de cette équipe, l'ingénu qui débarque. Ils sont en déplacement à New York, dans un hôtel de Midtown à Manhattan. La garde rapprochée dort à deux chambres de la suite du directeur Hoover. Jamais dans celle d'à côté – celle-ci est réservée au sous-directeur, comme mon poste s'appelait à l'époque.

Keegan avait entendu les rumeurs autour du directeur adjoint du FBI, Clyde Tolson. Où Bosch voulait-il donc en venir ?

– Les gars de la sécurité sont en train de manger leurs plats commandés en room service, de gros steaks avec du ketchup ou je ne sais quelle merde mauvaise pour la santé qu'on s'enfilait à l'époque, quand l'alarme incendie se met à sonner. Mais pas de

fumée. Pas de camions de pompiers. Rien. Alors ils se disent que ça peut être n'importe quoi. Peut-être une attaque de la mafia ou des communistes contre le directeur. Ils frappent à sa porte, mais pas de réponse. Il faut qu'ils prennent une décision, vite. Alors ils utilisent le passe-partout pour entrer dans la suite, prêts à sacrifier leur vie pour le seul homme, dans ce pays, qui se dresse entre la démocratie et la tyrannie. Mais à l'intérieur, ce n'est pas un escadron de la mort bulgare ni un tueur à gages de la mafia armé d'une corde à piano qui les attend. Juste le directeur et Tolson en peignoir rose, en train de se vernir mutuellement les ongles, un disque de Nina Simone à fond sur la stéréo.

« Le problème, voyez-vous, c'est que ce genre de truc passait très mal à l'époque. C'était sacrément grave. Hoover qui faisait chanter dix pour cent des membres du Congrès, au bas mot, juste parce qu'ils étaient gays, et voilà que lui aussi. Alors les gars dont je vous parle sont encore obligés de prendre une décision. Ils ont certes un dossier sur le directeur, maintenant. Mais J. Edgar avait certainement un putain de dossier sur chacun d'entre eux, sinon il ne les aurait jamais laissés faire partie de sa garde rapprochée – une aventure qu'il pouvait balancer à leur femme, une transaction immobilière douteuse qui risquait d'envoyer leur père en prison, n'importe quoi.

« Bref, ils reculent doucement, sans faire de bruit, couverts par l'alarme incendie – prudence étant mère de sûreté. Mais là, ils sentent de la fumée. Il y avait vraiment le feu. Quelqu'un s'était endormi sur son lit avec une cigarette allumée, trois étages plus bas. Alors ils frappent de nouveau à la porte. Toujours pas de réponse. Cette fois, ils l'enfoncent, et attendent un moment pour laisser le temps aux deux hommes de ranger, au moins, leurs pinceaux à ongles, ils peuvent bien leur accorder ça. Puis ils informent poliment le directeur qu'il va devoir se changer plus vite que Clark Kent et ils les évacuent *fissa*, jusqu'au parking, et hors du bâtiment.

« Quelques heures plus tard, ils sont installés dans un autre hôtel et tout semble revenu à la normale, personne ne fait le moindre commentaire sur ce qui s'est passé. Mais alors, le sous-directeur vient trouver mon ancien chef, puisqu'il est le petit nouveau. Lui dit qu'il a oublié un truc à l'autre hôtel, auriez-vous l'amabilité de retourner là-bas pour le récupérer... Et vous savez ce que c'était ?

Keegan ne répondit pas, ne voulait pas le priver de sa chute.

– Son vernis à ongles ! Soit il était en train de tester sa loyauté, soit il aimait vraiment cette couleur. En tout cas, mon supérieur se retrouve de nouveau face à un choix qu'il n'aurait jamais cru devoir faire en tant qu'agent du FBI. Le truc, c'est qu'il n'a jamais raconté ce qui s'était passé ensuite, ni même de quelle couleur était ce foutu vernis à ongles. Vous savez comment mon ancien chef concluait à chaque fois son histoire ?

– Non.

– « C'est ce jour-là que j'ai appris qu'au FBI vous êtes toujours amené à prendre ce genre de décision où votre carrière se joue. Et à chaque fois, le Bureau compte sur vous pour prendre la bonne. »

Quartier de Ballston

Arlington, Virginie

Keegan se tenait debout devant la porte de son immeuble, l'oreille aux aguets. Elle posa sans bruit le front sur l'épais battant en bois, ferma les yeux et vida lentement ses poumons. S'accorder un moment pour reprendre ses esprits avant de franchir le passage entre les deux mondes où elle évoluait était depuis longtemps devenu un rituel. Elle partait souvent tôt le matin, dans le noir. C'était à ce moment-là, avant d'être tout à fait réveillée, qu'elle

devenait un agent du FBI. Rentrer à la maison lui causait parfois un trop grand choc. Elle avait appris à d'abord reprendre son souffle, à se laisser le temps de redevenir une mère – et une épouse, même si cela n'avait plus grand sens à présent. Pendant quelques heures, avant d'aller retrouver les endroits plus sombres du dehors, c'était ici que ce qu'il y avait de meilleur en elle reprenait le dessus.

Derrière cette porte, il y avait Haley, sa fille de quatre ans, et Jared, son mari depuis sept ans. Voilà ce qu'elle savait. Mais quel Jared l'accueillerait ce soir ?

Le rire de Haley lui parvenait à travers la porte, ce qui n'était probablement pas bon signe.

Toujours calée contre la porte, Keegan balaya du doigt l'écran de sa Watchlet, les applications tournoyant sur son poignet telle une machine à sous de l'ancien temps, jusqu'à ce qu'elles s'arrêtent sur ce que Keegan cherchait – une appli personnelle, ajoutée par ses soins. Celle-ci affichait les images de la caméra installée dans un robot en forme de mante posé dans la bibliothèque.

Keegan tapota l'écran et l'appli s'agrandit, envahissant son poignet. Elle zooma pour voir ce que Haley était en train de faire.

La petite faisait danser sa Barbie sur la table de la cuisine, avec un robot-araignée gris en lego, deux fois moins grand que la poupée¹⁸. Quel que soit le mauvais coup que préparaient ces deux-là, cela faisait couiner de rire Haley, ce qui creusait toujours la fossette sur sa joue gauche.

Dieu, ce qu'elle aimait cette petite. C'est sûr, ils n'avaient pas échangé les bébés à la maternité. Haley avait ses yeux bleu-vert, les boucles blondes de Jared, les lobes d'oreilles de sa mère et le petit nez écrasé de la mère de Jared. Haley semblait également avoir hérité de la morphologie du côté paternel ; elle était déjà grande pour son âge, au point qu'il était de plus en plus difficile de la soulever dans ses bras pour la porter au lit.

Autant elle aimait Haley, autant elle détestait cette poupée. Jared et elle avaient plaidé auprès de leur fille pour qu'elle choisisse un autre jouet, quelque chose de moins cliché. Mais avant

une visite tendue chez les beaux-parents de Keegan à Philadelphie, ils lui avaient promis une poupée si elle se comportait bien. Haley avait choisi cette Barbie après y avoir joué chez ses grands-parents. Au moins, ils avaient réussi à l'aiguiller vers la version astronaute, même si Keegan se disait qu'aucune personne titulaire d'un doctorat en astrophysique n'aurait sans doute opté pour une coupe de cheveux aussi inadaptée au port du casque de combinaison spatiale et à la vie en apesanteur.

Keegan fit pivoter la caméra pour voir ce qui se passait dans le reste de la pièce, et où était Jared pendant que leur fille jouait.

Elle n'aurait pas dû s'inquiéter, car il se trouvait enveloppé dans ses couvertures sur le canapé, comme toujours lorsqu'il travaillait sur ses HIT. Des « tâches pour intelligence humaine », comme on appelait ce marché de microboulots virtualisés que les machines étaient incapables d'accomplir¹⁹.

Elle zooma sur lui. L'appareil de RV lui couvrait le visage, de sorte qu'elle ne pouvait voir son expression ni d'ailleurs le moindre centimètre carré de ses cheveux. Il les portait plus courts à présent que lorsqu'ils s'étaient rencontrés ; c'était plus pratique avec le casque, et puis les cheveux blancs qui commençaient à apparaître au niveau des tempes se mêlaient aux mèches blondes, restant quasi invisibles. Ce qu'elle voyait, en revanche, c'est que les muscles de son cou étaient tendus sous le poids du casque. Combien d'heures avait-il passées là-dessus aujourd'hui ? Trois ? Dix ? Payées à la tâche, les HIT étaient une manière hautement addictive d'aider votre famille et de la bousiller.

Keegan observa son mari pendant quelques secondes encore, étudiant le motif dessiné par le tissage de ses lunettes RV, les mouvements légèrement exagérés d'une personne en pleine conversation dans une salle où elle est seule. Le robot-mante n'enregistrait pas le son, mais elle avait écouté suffisamment de ces sessions pour savoir qu'il était très doué pour ça. Ses études dans de bonnes écoles lui avaient donné ce mélange d'intelligence et de déférence qui pimentait ses paroles, le faisant paraître serviable et engageant, mais pas trop lourd.

Ils avaient de la chance de ce point de vue-là, et sous bien d'autres aspects encore, Keegan le savait. Heureusement qu'à la naissance de Haley, ils étaient encore couverts par l'assurance maladie de Jared. Les HMO, ces structures de soins privées prépayées à l'américaine, n'auraient jamais accepté de prendre en charge la recherche du score de risque polygénique de la petite, qui avait permis de désactiver un trait génétique susceptible de lui faire développer plus tard un diabète de type 1²⁰.

Et Haley était une enfant heureuse ; ils avaient réussi à la protéger de la plupart des changements dans leur foyer, même si elle pleurait encore de temps en temps la nuit, réclamant leur nourrice. Se séparer de Sandra avait été dur pour la petite, car les enfants avaient du mal à saisir la différence entre membres naturels et membres salariés d'une famille.

Leur plus grande chance, c'est qu'ils avaient encore le boulot de Keegan, ce qui avait permis de ne pas quitter le seul chez-soi que Haley avait jamais connu. Quand Jared et elle avaient commencé à sortir ensemble, son tout nouveau job d'agent du FBI avait été une source de curiosité et même un détail cool aux yeux des potes de Jared, rencontrés à la fac de droit. Il n'était jamais fait mention du salaire, lequel devait amuser ces gens qui gagnaient sept ou huit fois plus. À présent, c'était un revenu régulier convoité par ces mêmes avocats, qui devaient se contenter de défendre les syndicats d'autopartage ou de saisir des travaux juridiques en « micromoments », tentant d'accumuler ces secondes facturables au service de compagnies pharmaceutiques mexicaines, pour au bout du compte avoir tout juste de quoi rembourser les intérêts de leurs cartes de crédit. Et encore, pour ceux qui avaient la chance d'être toujours dans la profession – contrairement à Jared.

Celui-ci avait longtemps été sur la voie royale vers le statut d'associé dans le gros cabinet où il travaillait comme expert dans les réglementations du secteur financier, domaine du droit ennuyeux au possible mais très lucratif. Tout avait changé le jour où le cabinet avait fait venir une société de conseil en « optimisation des performances humaines ». Celle-ci avait d'abord été

engagée pour améliorer la productivité, mais son audit servait en parallèle d'entraînement humain pour les systèmes d'apprentissage des machines impliquées, dont l'algorithme devenait de plus en plus intelligent d'heure en heure, de client en client²¹. Au bout de trois mois, Jared avait été licencié, de même que quatre-vingts pour cent des employés juniors. Les associés du cabinet avaient acheté des parts de l'algorithme en question, qui allait certainement assurer leur richesse sur plusieurs générations.

Ils avaient privé Jared de tout ça. Non seulement de l'argent, mais du deal aussi. C'était ça qui avait été pour lui si dur à encaisser, et si dur à observer pour elle.

Les choses n'étaient pas censées se passer comme ça. Ce boulot avait été l'accomplissement d'une vie entière de promesses faites par ses parents, ses professeurs, ses gestionnaires de crédit, d'autres encore. Travaille bien à l'école, obtiens de bonnes notes, entre dans une bonne université et ainsi de suite, jusqu'à ce que tu décroches un bon job, dans lequel tu bosseras dur, qui te vaudra un gros salaire, et tu enverras tes gosses dans une bonne école pour boucler la boucle. C'est comme ça que les choses se passaient depuis des générations. L'automatisation ne semblait représenter une menace que pour les chauffeurs routiers et les ouvriers d'usine, jusqu'au jour où ça n'avait plus été le cas²². Et alors, il était apparu que même un diplôme en droit de Yale ne pouvait pas rivaliser avec les algorithmes.

Ce n'était même pas un associé du cabinet ni le département des ressources humaines qui avait pris la décision de le virer, lui, plutôt que les vingt pour cent de chanceux que la firme avait conservés. L'« optimisation de la main-d'œuvre » avait été décidée par l'algorithme, la lettre de licenciement écrite et envoyée par courriel de manière automatique²³.

Étrangement, cette décision froide et rationnelle avait encore plus fait culpabiliser Jared. Ce n'était la faute de personne d'autre, donc ce devait être la sienne. La première chose que Jared avait dite en apprenant qu'il allait perdre son job, c'est : « J'aurais dû être avocat plaidant. » Ce qui ne représentait plus un refuge de

nos jours, bien sûr, car les algorithmes avaient fait des ravages dans ce champ-là aussi. L'analyse prédictive permettait en effet aux deux camps de connaître avec précision leurs chances de succès, de telle sorte qu'aller jusqu'au procès était devenu une pure folie : il suffisait de laisser faire la machine, de calculer les risques et les intérêts d'un arrangement à l'amiable²⁴.

Keegan repensa à leur lune de miel dans le Glacier National Park, juste après que Jared avait été reçu à l'examen du barreau²⁵. Ils avaient passé presque tous leurs repas et leurs randonnées à planifier leur avenir – carrières professionnelles, maisons... Pas une fois ils n'avaient envisagé la possibilité de ne rester ensemble que pour leur fille, et que Jared passe toutes ses journées à servir de compagnon à distance à des personnes âgées²⁶.

La descente avait été rude, mais ils n'avaient pas tout perdu, contrairement à tant de personnes autour d'eux.

Deux pas après la porte, Haley vint percuter à pleine vitesse les jambes de Keegan.

– Salut Papillon, dit Keegan en déverrouillant l'étreinte acharnée de Haley pour la soulever dans ses bras. Tu m'as manqué.

– Toute la journée, maman ? demanda Haley.

– Toute la journée, répondit Keegan.

– Toutes les heures ?

– Absolument toutes.

– Toutes les minutes.

– Oui, toutes. Jusqu'à maintenant.

Dès l'instant où elle tint sa fillette dans ses bras, la tête de Haley nichée au creux de son cou, elle se déconnecta de manière vertigineuse des choses d'adulte qui avaient occupé son esprit depuis le matin. Ici et maintenant, elle n'était plus que la mère de Haley. Elle tituba légèrement, reculant d'un demi-pas, avant de rouvrir ses yeux au monde. Aujourd'hui, Haley avait deux tresses indiennes.

– J'aime bien tes tresses, déclara Keegan.

– C'est papa qui les a faites ce matin.

Il fallait quand même reconnaître ce mérite à Jared. Jamais elle n'aurait pu faire ça.

– Très joli.

Keegan passa sa main sur les cheveux de Haley, heureuse que sa fille n'ait pas conscience des raisons pour lesquelles son père était devenu si expert dans l'art de la coiffer.

– Il dit que j'ai l'air d'une Jedi comme ça...

– C'est vrai. Viens, allons chercher ton sabre laser.

Remarquant enfin son arrivée, Jared fit un geste de la main en direction de Keegan tout en murmurant dans le micro du casque. C'était sans doute encore Harlan, ce centenaire de Portland, dans l'Oregon. Il avait commencé par donner d'excellentes notes à Jared, puis exigé de n'avoir affaire qu'à lui, ce qui entraînait une belle hausse de cinq pour cent de la part touchée par Jared.

Le système pouvait fonctionner en mode automatique avec voix synthétique, mais les riches clients avaient des bonnes raisons de préférer que de véritables humains échangent avec leurs êtres chers et veillent sur eux à distance : toutes les études montraient que les aides autonomes, comme le système d'alimentation par le biais d'un bras robotique que les enfants de Harlan avaient fait installer dans sa cuisine, ne suffisaient pas²⁷. Les gens avaient besoin d'interaction humaine ; même la simulation de celle-ci n'était pas assez.

Keegan reposa sa fille par terre.

– Je vais aller voir papa, dit-elle à Haley. Je reviens tout de suite.

Elle se laissa tomber lourdement à côté de Jared et repoussa quelques couvertures, signal discret qu'il était temps pour lui de se lever et de les rejoindre.

Jared tendit deux doigts en l'air, réclamant encore deux minutes, ce qui signifiait en réalité le double. Keegan se releva pour aller voir quel monde Haley avait recréé ce jour-là pour y faire jouer ses poupées.

Haley les lui montra fièrement et laissa le robot-araignée ramper sur sa main et son bras, de la même manière que Keegan avait

laissé un jour, au lycée, une tarentule remonter jusqu'à son épaule. Mais tandis que Haley babillait sur les aventures de Barbie et de l'araignée, Keegan n'arrêtait pas de jeter des coups d'œil vers Jared par-dessus son épaule, attendant qu'il s'extirpe du canapé. Dans ses bons jours, il venait tout de suite et prenait une voix idiote, haut perchée, pour imiter les personnages qu'ils avaient attribués aux poupées. Aujourd'hui, ce ne serait pas le cas, Keegan le voyait bien.

Elle mit un vieux dessin animé sur le vidéoprojecteur pour occuper Haley et alla à la cuisine préparer le dîner. *Les Frères Kratts* et leurs animaux, cette série qu'elle-même avait regardée, enfant – au moins, elle pourrait se dire qu'elle faisait le minimum qu'un bon parent pouvait assurer, en donnant à voir à sa fille une émission tant soit peu éducative.

Elle envoya un message à Jared en utilisant l'écran tactile de la porte du congélateur.

T prêt maintenant ?

Il répondit avec une émoticône : une bourse pleine de dollars.

FINI DS 5 MN

En majuscules, comme s'il fallait vraiment crier.

Deux minutes étaient devenues cinq minutes en l'espace d'une minute. Tout en réfléchissant à la meilleure manière de réagir sans que la chose dégénère en une nouvelle dispute, elle ouvrit l'écran du congélateur pour en étudier le contenu, réorganisant les onglets afin de prendre en priorité les plus anciens. C'était l'une de leurs batailles quotidiennes. Pour le dîner, Jared s'en remettait toujours au plat du jour par défaut, livré par drone sur le toit de l'immeuble et réglé via son compte professionnel²⁸. Elle-même fille d'une mère célibataire qui travaillait souvent tard le soir, Keegan préférait farfouiller et improviser un repas complet avec les ingrédients qui lui tombaient sous la main dans le frigo.

Ce soir-là, ce serait un sachet de crevettes synthétiques congelées du Tennessee. Voilà, affaire réglée.

Elle envoya une capture d'écran des crevettes vers le casque de Jared.

Un dîner fin de fruits de mer t'attend

Il lui renvoya une émoticône de remerciement et :

APPELLE-MOI QD T'AURAS DES VRAIES CREVETTES

Puis la véritable raison :

JUSTE BESOIN DE 3 LIKES EN + POUR TOUCHER LA PRIME DE JOURNÉE... \$600

Bon sang. Trois likes de plus de la part de Harlan, cela pouvait prendre vingt minutes, peut-être davantage. Qu'allait-il devoir faire pour les obtenir – une question orientée sur la petite-fille de Harlan, celle de Phoenix, qui n'était pas sortie depuis quatre-vingt-quatorze jours à cause de la chaleur ? Car il s'agissait bien de cela, au fond, songea Keegan. Par bien des aspects, le travail d'avocat de Jared avait été une bonne préparation pour ce job – pas seulement les journées interminables, mais l'essence même du truc, qui consistait à toujours faire plaisir au client sans jamais vraiment lui dire le fond de votre pensée.

Mais une prime si élevée signifiait également que Jared avait trimé dur toute la semaine, se pliant à toutes les attentes de Harlan tout en contrôlant sa pression artérielle, son électrocardiogramme, les métadonnées relatives à ses selles et Dieu sait quoi d'autre.

Mais pas ce soir, non. Pas après la journée qu'elle venait de passer. Pas après Union Station. Pas après l'interrogatoire au « Dizz-Diff » et ce robot.

Décroche STP. On avait promis de dîner plus souvent ensemble pour notre Haley.

Réponse instantanée :

PRESQUE FINI...

Keegan rabattit violemment la porte du congélateur. Puis elle appela Haley à table, s'efforçant de ne pas laisser transparaître sa colère. Elle échoua. En entendant sa propre voix, elle s'éclaircit la gorge. Une longue expiration, puis un silence, tandis qu'elle se figeait, suspendue entre le pétage de plombs total contre Jared et le self-control qu'elle avait acquis dans les Marines, et qui permettait de bloquer toutes vos émotions quand la situation partait en vrille.

Haley tira sur la jambe de son pantalon.

– Papa vient dîner, ou c'est juste nous deux ?

Keegan sentit monter les larmes, et détourna le regard.

– Il va venir. Mais il faut d'abord que tu m'aides à cuisiner, petite maligne !

C'était dans ces petits moments qu'elle tentait de se reconnecter avec Haley, pour rattraper un peu toutes ces heures passées au travail. Jared l'avait à longueur de journée, raison pour laquelle, peut-être, il se souciait peu de ces repas manqués.

– OK, mais je sais pas comment faire.

– Je vais prendre une casserole, annonça Keegan. Toi, sors les crevettes du congélateur. Le sachet argenté.

– Je sais ce que c'est qu'une crevette.

Elles préparèrent le repas ensemble, un plat de crevettes tout simple avec un sachet de riz cuit au micro-ondes et des brocolis frais livrés le matin même sur le toit du bâtiment. Pas de sauce pour l'assiette de Haley ; sauce sriracha et miel pour les adultes.

Keegan et Haley prirent place à table, mettant un couvert pour Jared. Celui-ci était toujours sur le canapé. Keegan le

regarda, remarquant son cou tout tordu d'avoir porté le casque RV si longtemps. Une nouvelle douleur à gérer, un nouveau prix à payer. Elle éprouva de la compassion, de l'amour et du ressentiment, tout cela en même temps, sensation déboussolante qui la fit tendre le bras pour prendre la main de sa fille et la porter à ses lèvres.

Lorsqu'elle releva les yeux, Jared se dressait au-dessus d'elle avec un sourire circonspect. Ancien arrière de l'équipe de basket de son lycée, il mesurait un mètre quatre-vingt-quinze, taille qui inspirait naturellement confiance, sans être trop écrasante. Il gardait encore quelques vestiges de son physique de basketteur, mais depuis qu'il s'était fait virer, son poids n'avait cessé de faire le yo-yo. Au début, il avait profité de ce temps libre pour se remettre en forme après ces années de surmenage au cabinet, et s'était entraîné comme un fou en vue d'un triathlon, avec autant d'énergie qu'il en mettait dans la recherche d'un nouveau job. Ayant adopté en parallèle un régime paléo, il n'avait presque plus que la peau sur les os. Mais quand ce qui avait d'abord ressemblé à un agréable congé sabbatique s'était éternisé pendant des mois sans une seule proposition d'emploi, il avait fini par accepter de prendre ces HIT pour boucler les fins de mois. Le temps hors connexion, à la salle de gym ou à courir dehors, était désormais sous la pression du suivi du temps passé en ligne et des primes indexées sur les scores atteints²⁹. Il en allait à peu près de même pour son temps avec Haley ; chaque minute passée à faire quelque chose avec elle était une minute de moins à remplir une tâche susceptible de pourvoir aux besoins de la petite.

Jared se baissa pour serrer Keegan dans ses bras, et murmura :

– Désolé que ça ait pris si longtemps. Il est parti faire la sieste. Laisse-moi une seconde dans la salle de bains et je reviens. Une vraie promesse, cette fois.

Pendant qu'il remontait le couloir, Keegan sourit en voyant l'excitation de Haley à l'idée que son père allait manger avec elles, comme si c'était sa contribution à la préparation du repas qui avait changé la donne. Keegan versa du vin blanc à Jared,

remplissant le verre quasiment à ras bord. Puis il revint et il était présent, complètement là, rayonnant de fierté d'avoir décroché la prime de six cents dollars.

C'est au milieu du repas, alors que Haley s'emmêlait les pinces en essayant de répéter une blague entendue dans ses dessins animés, que Keegan remarqua que Jared n'avait pas touché à son vin.

Alors, elle tilta – le passage par la salle de bains. Il lui suffisait de deux petites pulvérisations. Narine gauche. Narine droite. Un léger goût de vanille au fond de la gorge, pendant que le Dilaudid en aérosol faisait rapidement effet, une molécule cible à la fois. Et quatre-vingt-dix secondes plus tard, il était redevenu son ancien moi, du moins le temps de quelques heures, jusqu'à ce qu'il s'endorme. Qu'est-ce qui le poussait à prendre ça ? La douleur dans le cou ? La honte ? L'ennui ?

Elle savait qu'ils auraient dû aborder le sujet. Même si cela avait un impact positif sur l'humeur de Jared, les dommages sur sa santé étaient évidents – les cernes sous ses yeux bleus, sa peau livide. Keegan avait songé à lui acheter une lampe à UV mais elle savait que cela le mettrait en colère, qu'il lui en voudrait de l'aider. Peut-être les algorithmes de son employeur allaient-ils repérer la chose et lui en expédier une, comme ils lui avaient envoyé les suppléments en fer.

Mais cela ne valait pas la peine de mettre le sujet sur le tapis ce soir, du moins pas en présence de Haley. Si bien que Keegan ne dit rien, malgré la rage qui l'habitait. Elle n'était pas seulement en colère contre ce qu'il s'infligeait ; elle ressentait en outre cela comme une trahison. Jared savait que la mère de Keegan avait suivi le même chemin avec l'oxy, jonglant entre cinq médecins afin de toujours obtenir les ordonnances nécessaires, jusqu'à ce qu'on soit obligé de l'enfermer dans sa chambre pour la sevrer de ce poison. Et voilà qu'il faisait pareil, la seule différence étant qu'il obtenait ses diagnostics et ses prescriptions d'un auxiliaire médical virtuel.

– Bonne journée ? Mauvaise journée ? interrogea Jared sans voir combien elle bouillonnait intérieurement.

– Tu veux vraiment savoir ? répliqua-t-elle.

– Bien sûr.

– J’ai joué les héros aujourd’hui, et en guise de récompense ils m’ont offert... un nouveau partenaire.

– Qu’est-ce que tu as fait ? demanda-t-il.

C’était tout autant un rappel qu’une question : *Ne prends pas de risques inconsidérés avec ta vie... et ton travail. Ne mets pas notre vie en péril.*

Haley se mit à jouer avec le robot en lego posé sur ses genoux ; elle faisait souvent ça quand la conversation à table se tendait.

Le doute implicite que contenait la question de Jared hérissa Keegan.

– J’ai mis le grappin sur un gros client aujourd’hui. Mais ils veulent me retirer de l’affaire pour travailler avec un nouvel agent. Un genre de formation, mais que les huiles jugent ultra-importante.

– C’est bien de te faire remarquer comme ça, répondit Jared, sa voix retombant dans ce ton familier de qui a un meilleur job et prend de haut celui de l’autre – autre effet secondaire de cette drogue, affectant la mémoire.

À moins que ce ne soit vraiment ce qu’il pense, encore aujourd’hui ?

– Je n’ai pas encore pris ma décision. Y a pas mal de facteurs. Et ça ne garantit pas une promotion, si c’est ce que tu sous-entends.

– N’empêche. Si tes patrons y tiennent, je pense qu’il faut y aller. En faisant attention que ce nouveau partenaire ne tire pas toute la couverture à lui.

Keegan se demanda s’il fallait lui expliquer que le partenaire en question ressemblait davantage au robot sur les genoux de leur fille qu’à aucun des trois humains réunis autour de cette table. Mais elle voyait que Jared se sentait bien ce soir-là, fier, si bien qu’elle se contenta d’acquiescer.

Il la dévisagea, attendant clairement de voir si elle allait ajouter quelque chose, puis changea de sujet, une vraie pile électrique avide de parler à quelqu'un d'autre qu'un vieil homme vivant à cinq mille kilomètres de là.

– Hey, t'as vu ce qui s'est passé à Indianapolis ? Incroyable.

Jared avait pris l'habitude de suivre ses réseaux sociaux, ouverts dans une fenêtre sur son écran pendant ses heures de travail. Un moyen de s'occuper l'esprit pendant les périodes creuses de sa journée. Mais comme tant d'autres choses, ce flux constant d'actualités, de rumeurs, de chamailleries, de blagues et de mêmes était devenu une sorte d'addiction³⁰. Chaque jour, il interrogeait Keegan sur les nouvelles faisant le buzz, puis s'étonnait que quelqu'un travaillant pour le FBI ne soit pas aussi bien informé que lui. Keegan était d'autant plus soulagée que le Bureau ait adopté une politique consistant à geler les réseaux sociaux de ses agents. L'usage de l'IA, par les avocats des accusés, pour passer au peigne fin les moindres propos de ses agents afin de mettre en avant leurs préjugés, avait coûté trop de condamnations au FBI.

– Non, répondit Keegan. J'étais prise dans tous ces nouveaux problèmes, au boulot. Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Il faut que tu voies ça.

Il agita sa main pour afficher le flux sur l'écran mural, et commenta les images au fur et à mesure. Les yeux de Keegan se dirigèrent aussitôt vers le coin pour vérifier qu'il y avait bien le filigrane bleu confirmant qu'il ne s'agissait pas d'un *deep fake*³¹.

– Bon, c'est une usine de climatiseurs, OK ? Ils s'apprêtaient à robotiser la production d'ici quelques mois. Donc c'est le matin à l'heure du changement de service, les ouvriers débarquent mais là, regarde, ils ont tous des masses et des chalumeaux dans les mains, comme s'il s'agissait d'une usine à l'ancienne... On entend la sonnerie de fin de service et là, ils descendent juste en ville pour tout casser. Tous les ouvriers en même temps, si bien que les patrons et le service de sécurité ne peuvent rien faire pour les arrêter. Et c'est pour ça que cette vidéo est devenue virale : t'as vu comme ils n'essaient même pas de cacher leur visage ? Pas de

masques, rien. Certains portaient même des casques RV et ont mis tout ça en ligne, pour qu'on puisse vivre l'événement comme si on y était.

Keegan se rendit soudain compte que sa fille aussi venait de regarder les images. Elle essaya d'en faire un moment éducatif.

– Haley, est-ce que tu casserais tes vieux jouets si on te disait qu'on n'allait pas t'en offrir de nouveaux ?

– Non, mais il faudrait les reprogrammer si j'en avais pas d'autres, pour qu'ils en aient pas marre de moi.

Keegan fronça les sourcils, et Jared éclata de rire.

– Ça, c'est ma fille ! Bonne réponse. Allez, va jouer dans ton château fort pendant que maman et moi finissons de manger.

Haley fila aussitôt. Dès qu'elle eut franchi la ligne imaginaire que ses parents avaient programmée pour délimiter son aire de jeux, son ours en peluche, « Baz », se réveilla dans un ronronnement. Le diminutif de « BaZooKa », héros d'un des dessins animés préférés de Haley. La peluche avait une fourrure orange qui lui servait aussi de rembourrage antichocs, et des ailes d'insecte bleues équipées de rotors intégrés recouverts d'un grillage pour protéger les petits doigts. L'ours prit son envol et se hissa à cinquante centimètres du sol, à hauteur de hanche environ, prêt à accompagner le moindre mouvement de Haley. Les limites prédéfinies empêchaient l'engin de s'aventurer dans la cuisine, tout en offrant à Haley un espace à elle.

Délimitée par une maison de poupées et deux grandes girafes en peluche, la zone de jeux installée dans un coin du séjour mettait Haley hors de portée de l'écran mural qui écoutait les conversations et utilisait ses biocapteurs pour déterminer quel programme mettre³². Il faisait basculer certaines discussions, fournissant des arguments à l'une des deux parties ; d'autres fois, il se contentait d'introduire un nouveau sujet, sur la base de leur profil respectif. Jared et elle s'étaient d'abord montrés méfiants, mais cela leur procurait des sujets de conversation, alors que leurs échanges se tarissaient de plus en plus – autre thème passé sous silence.

La seule chose sur laquelle ils s'étaient accordés, c'était qu'il fallait laisser Haley en dehors du système jusqu'à ses dix ans. On pouvait mettre « hors programme » la voix et les biosignaux d'une mineure, mais Keegan n'y croyait pas trop. Les entreprises profitaient toujours des accords de mise à jour automatique pour essayer de faire sauter en douce – et en tout petits caractères – ces clauses de respect de la vie privée. Même si en cachant Haley, ils couraient le risque que les capteurs lancent des contenus inappropriés, comme des vidéos des combats en Somalie, mais c'était tout de même mieux qu'un surcroît de stimulation orientée à un si jeune âge.

La mise à l'écart de Haley augmenta le degré d'intérêt pour le sujet détecté parmi les humains qui restaient, et le flux enchaîna automatiquement sur la vidéo suivante dans ce fil d'actualité. Sélectionnant le point de vue à adopter à partir du profil psychologique et politique de Jared, il diffusa une réaction du sénateur de l'Ohio, Harold Jacobs. Plutôt que la classique autodiffusion depuis sa cuisine ou un resto populaire, censée vous faire paraître plus authentique, Jacobs s'était projeté sur le sol de l'usine, serein, pendant que la destruction faisait rage alentour.

« Je ne cautionnerai jamais la violence, non, jamais, mais ces Américains de l'Indiana ne sont pas différents de nos héros d'autrefois qui ont eu le courage de jeter le thé des Britanniques dans les eaux du port de Boston. Ce sont des patriotes menant un combat juste. Il ne s'agit pas seulement de dénoncer ces "cols d'acier" qui remplacent nos ouvriers. Il s'agit de défendre quelque chose – notre droit à aspirer au bonheur. Ils se battent en notre nom à tous. »

– Ils ne se battent pas, rétorqua Keegan en jouant avec la dernière crevette de son assiette avant de la piquer délicatement. Ils démolissent des machines. Dans un combat, l'autre est censé se défendre.

« Certains représentants de l'élite mondialisée, qui n'ont jamais mis les pieds dans les communautés qu'ils voudraient voir soumises aux machines, pensent pouvoir acheter ces gens avec leurs promesses de salaire universel et d'argent facile. Non, ils ont le droit de travailler et se battront pour ça. »

– Ce type raconte n'importe quoi. Maintenant, l'usine est démolie, et sans salaire universel, ces gens n'auront plus rien, protesta Keegan.

– Au moins, ils ont fait quelque chose, rétorqua Jared. Ces foutues machines sont en train de tout nous prendre. Si ça continue, il n'y aura plus que des robots et les quelques multimilliardaires auxquels ils appartiennent. Comment croient-ils que les gens auront les moyens d'acheter ce que ces robots fabriquent³³ ?

Sur ces mots, l'écran changea de narration pour stimuler le débat qui, avait-il déterminé, couvait entre eux au sujet du salaire universel, le programme de salaire minimum garanti envisagé par les autorités³⁴. L'écran se remplit d'images en haute résolution de Willow Shaw – cheveux argentés coupés ras, un tee-shirt noir moulant dont les manches longues s'arrêtaient au niveau des avant-bras, où des tatouages en encre électronique tourbillonnaient comme des poissons tropicaux affolés dès qu'il gesticulait. Il avait l'air d'un homme passant ses journées dehors, avec dans son sourire la placidité d'un guide de haute montagne.

« Je crois que nous ne devrions pas condamner ces ouvriers, mais les aider. »

– Beurk. Pas encore lui... soupira Jared. Comme si ça lui suffisait pas d'être partout sur le Net, maintenant il est aussi omniprésent dans les flux d'actu.

Shaw était la figure de proue de la nouvelle industrie qui s'était développée dans le sillage du dernier effondrement boursier. Si les géants des nouvelles technologies de la génération

précédente avaient tout misé sur la libre circulation des informations, l'entreprise de Shaw, KloudSky, s'occupait de leur « intelligenciation³⁵ ». La combinaison entre données de masse, *cloud computing* et intelligence artificielle avait non seulement accru les rendements des marchés mais bel et bien créé de *nouveaux* marchés, en permettant notamment aux entreprises d'offrir en temps réel des livraisons semi-modales par drone aux banlieusards faisant leur shopping dans les transports aux heures de pointe. La société de Shaw empochait sa part au passage et récoltait sans cesse plus de données.

« Ce qui s'est passé à Indianapolis montre que nous n'en faisons pas assez. La grande question de notre monde contemporain n'est pas de savoir si l'automatisation viendra, ni même si elle apportera des bénéfices³⁶. Nous savons que oui. La vraie question, c'est de savoir si ces bénéfices seront redistribués au-delà de quelques rares chanceux comme moi. Les travaux de la SANE ont montré qu'il y a mille moyens de changer la manière de faire des affaires aux États-Unis, mais nous devons nous assurer de ne jamais perdre de vue les valeurs qui rendent possibles tous ces changements. »

– La SANE ! J'arrive pas à croire qu'ils l'appellent encore comme ça – comme s'il y avait quoi que ce soit de « sain » là-dedans ! Ça sent le marketing à plein nez.

Encore peu connu dans la Silicon Valley quelques années plus tôt, Shaw était devenu depuis un an un personnage public en tant que membre d'un groupe de travail placé sous l'égide de la Maison-Blanche et désigné par le nom de commission SANE, pour *Study of Alternative and Novel Economics* – « Étude des solutions économiques alternatives et innovantes ».

– Ouais, mais ça marche, rétorqua Keegan. Comme « pro-vie » ou « col d'acier » : on sait très bien de quoi il s'agit, mais ces termes véhiculent quand même un certain point de vue chaque fois qu'on les entend.